

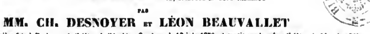


LE ROI DE ROME

DRAME EN CINQ ACTES

PRÉCÉDÉ DE **NAPOLÉON**, PROLOGUE EN DEUX PARTIES

ET SUIVI DE **LA VILLE ÉTERNELLE**, ÉPILOGUE EN DEUX TABLEAUX



PAR

MM. CH. DESNOYER ET LÉON BEAUVALLET

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 13 juin 1850, et repris sur le même théâtre, le 15 août 1852, à l'occasion des fêtes de la Saint-Napoléon.

TROISIÈME ÉDITION

Entièrement conforme au manuscrit nouvellement autorisé par M. le Ministre de l'Intérieur.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

NAPOLÉON............	M.	GASTON.
LE DUC DE REICHSTADT............	Mme	E. GUYON.
MICHEL LAMBERT............	MM.	SAINT-ERNEST.
L'ARCHIDUC CHARLES............		LYONNET.
LE COMTE FERRANTI............		MACHANETTE.
LE BARON DE RHEINFELD............		COQUET.
LE MARÉCHAL BERTHIER............		DESFELLE.
LE DOCTEUR YVAN............		MARTIN.
LE MÉDECIN DU DUC............		STAINVILLE.
PREMIER HUISSIER............		THIERRY.
DEUXIÈME HUISSIER............		LAVERGNE.
BISMAN............		ARTHUR.
PREMIER CONJURÉ............		LANGLOIS.
DEUXIÈME CONJURÉ............		FRANCIS.
JEANNE MULLER............	Mlles	LAURE LANGLET.
MADAME ROBERT............		LEMAIRE.
UNE DAME D'HONNEUR............		CAROLINE.

PROLOGUE

Premier Tableau.

LE CANON DES INVALIDES.

Aux Tuileries, le 20 mars 1811. — Un salon. — Au fond, un balcon donnant sur le jardin. — Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARÉCHAL BERTHIER, UNE DAME D'HONNEUR, MICHEL LAMBERT.

(*Le maréchal cause avec une dame d'honneur ; divers groupes d'officiers, de généraux et de dames, à droite et à gauche ; Michel Lambert, grenadier de la garde impériale, est en faction à droite, au premier plan, devant la grande porte d'entrée.*)

LA DAME D'HONNEUR.

Eh bien, maréchal, quelles nouvelles du dehors ? quels sont les sentiments de la population parisienne ?

BERTHIER.

Les mêmes que les nôtres, madame !.. Le peuple s'associe par le cœur à la grande pensée de son souverain ! Il se voit régner et triompher en lui, et l'héritier qu'il demande, il sait que c'est pour lui une garantie d'avenir, de gloire, de sécurité !

LA DAME D'HONNEUR.

Oh ! puissent ses espérances et les nôtres se réaliser !

MICHEL LAMBERT, *à part*.

Nous aurons un fils, c'est sûr !... Un petit empereur, rien que ça !

BERTHIER.

Oh ! que de vœux, que de vœux en ce moment ! vœux pour et contre !

LA DAME D'HONNEUR.

Que dites-vous ? toute la France ne veut-elle pas un fils ?

BERTHIER.

La France, oui! mais l'Europe? Quelle est sa pensée? qui la dira?

MICHEL LAMBERT, *à part, riant.*

L'Europe!... On va lui demander la permission, tout de suite, excusez! (*La porte de droite s'ouvre.*)

UN HUISSIER, *annonçant.*

L'empereur!

SCENE II.

LES MÊMES, NAPOLÉON.

Napoléon entre, tout le monde est remonté au fond et s'incline à son passage. L'empereur est pâle, il semble épuisé de fatigue et d'émotion. Il salue sans parler, et vient sur le devant de la scène s'asseoir à la gauche de l'acteur; dès l'entrée de l'empereur, Michel Lambert reste immobile devant la porte.)

NAPOLÉON, *après un long silence, se retourne vers le fond.*

Bonjour, messieurs! (*Il aperçoit Berthier.*) Bonjour, Berthier!

BERTHIER, *s'inclinant.*

Sire!...

NAPOLÉON, *ému.*

Ta main!.. ta main, mon vieil ami!

BERTHIER *s'avance, Napoléon lui presse la main.*

Vous êtes ému, sire!

NAPOLÉON.

Ému! oui!... J'ai passé la nuit près de l'impératrice! Pauvre femme!... j'ai pleuré... j'ai pleuré, pour la première fois!

MICHEL LAMBERT, *s'essuyant les yeux.*

Allons, bon! voilà que je pleure aussi, moi! (*L'empereur va à la fenêtre, et regarde quelque temps en silence.)*

NAPOLÉON, *quittant le balcon.*

Ils sont là, tous! attendant avec impatience que le canon retentisse et vienne annoncer au monde si la dynastie de Napoléon doit se perpétuer ou s'éteindre! (*Il marche avec agitation, Berthier est remonté vers le fond, et les conversations reprennent à voix basse.*) Oh! un fils!... un fils! J'en aurai un! les prières de ce peuple m'en sont un sûr garant! C'est aujourd'hui surtout que son amour pour moi se révèle tout entier! Je ne suis plus pour lui le conquérant, le triomphateur, je ne viens point, le front couvert des lauriers de Wagram et d'Austerlitz; non! plus de succès qui l'éblouisse, plus de combat qui l'enivre; mon seul titre à ses vœux, à ses prières, c'est mon amour pour cet enfant qui n'existe pas encore, et qui absorbe en moi toutes les joies de la victoire, toutes les voluptés du triomphe! (*Il se retourne.*) Berthier!

BERTHIER, *s'avançant.*

Sire!

NAPOLÉON.

Que dit-on dans Paris?

BERTHIER.

Les églises sont remplies d'une foule enthousiaste qui mêle votre nom à ses prières!

NAPOLÉON.

Oui, je le sais, le peuple m'aime, il partage mes joies, mes espérances, comme il partageait mes douleurs!.. Ah! si tu savais quelle est mon anxiété depuis hier! Chaque heure qui s'écoule est un siècle pour moi!.. Ne crois pas, ami, ne crois pas qu'une vaine ambition personnelle me laisse demander un fils! Non, non, mon ambition est noble et grande! Lorsque, porté par le peuple français sur le pavois impérial, j'acceptai la mission qui m'était confiée, je fis serment de l'accomplir! Eh bien! un boulet peut m'emporter, un coup de poignard suffit pour m'arrêter en chemin: moi mort, mes victoires sont perdues, mes travaux nuls, mes plans de réformes et de civilisation impossibles. Je veux laisser cet héritage à mon fils! Je veux qu'après moi, les peuples qui souffrent trouvent en lui un défenseur infatigable; je veux que le vieux monde, sapé par moi jusque dans ses fondements, s'écroule entièrement sous ses efforts, engloutisse tous ces priviléges de l'ignorance, toutes ces doctrines usées, tous ces abus de l'absolutisme, et que, du milieu de ces ruines, surgisse, à la voix de l'héritier de Bonaparte, un monde nouveau, régénéré, palpitant d'enthousiasme, de patriotisme et de vérité!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DOCTEUR YVAN. (*Il entre vivement par la droite.*)

YVAN.

Sire!... sire!

NAPOLÉON.

Docteur! pourquoi ce trouble?... cette agitation?

YVAN.

Sire, un grand danger menace l'impératrice.

NAPOLÉON.

Que dites-vous?

YVAN.

Sauver à la fois et l'enfant et la mère est peut-être impossible

NAPOLÉON.

Impossible!... Avant tout, mon Dieu! avant tout, qu'on sauve la mère! Venez, venez, docteur! (*Il sort vivement; Yvan le suit. Consternation générale.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, moins NAPOLÉON et YVAN.

BERTHIER.

O rêves d'avenir! qu'êtes-vous devenus?

LA DAME D'HONNEUR.

Mon Dieu! mon Dieu! sauvez l'impératrice! (*Elle s'agenouille au fond ainsi que toutes les dames.*)

MICHEL LAMBERT, *reprenant sa faction.*

C'est égal! tout ça ne nous empêchera pas d'avoir un petit empereur.

BERTHIER.

Que dis-tu?...

MICHEL LAMBERT.

Je dis, mon maréchal, que l'enfant vivra, ou que j'y perdrai mon nom de Michel Lambert! voilà!...

BERTHIER.

Tu es fou!

MICHEL LAMBERT.

Faites excuse, mon maréchal, je suis connu dans le régiment pour jouir d'un esprit aussi lucide que pénétrant, et aussi pénétrant que...

BERTHIER.

Tu es fou, te dis-je; tais-toi!

MICHEL LAMBERT.

On se tait, mon maréchal! (*A part.*) Mais on n'en pense pas moins!... Nous aurons un petit empereur.

(*Ici l'on entend un coup de canon. Les femmes se relèvent, tout le monde écoute avec la plus grande anxiété. Berthier est seul sur le devant de la scène avec Michel Lambert.*)

MICHEL LAMBERT, *à Berthier.*

Pardon, excuse, mon maréchal! Je ne sais si les oreilles me cornent, mais il me semble que je viens d'aspirer un coup de canon?...

BERTHIER.

En effet!... (*Deuxième coup de canon.*)

MICHEL LAMBERT.

Encore un!... Ah! ah! Il paraîtrait que le vieux Michel a dit vrai et que le moutard impérial vient de naître.

BERTHIER, *agité.*

Écoute!... (*Troisième coup de canon.*)

MICHEL LAMBERT.

Et de trois!... Encore quatre-vingt-dix-huit comme ça, et le compte y sera.

BERTHIER.

Et ne recevoir aucune nouvelle!... (*Coup de canon.*)

MICHEL LAMBERT.

Tenez, mon maréchal, ça fait quatre. (*Tout le monde écoute, La porte de gauche s'ouvre, l'huissier paraît.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE BARON DE RHEINFELD, LE COMTE FERRANTI.

L'HUISSIER, *annonçant.*

Monsieur le baron de Rheinfeld, envoyé de la cour d'Autriche! (*Rheinfeld entre et salue.*) Monsieur le comte Ferranti, envoyé de la cour de Sardaigne! (*Coup de canon.*)

MICHEL LAMBERT.

Cinq! ça vient! (*Ferranti entre, tout le monde s'incline sur son passage.*)

FERRANTI.

Messieurs, que Dieu vous garde!

MICHEL LAMBERT, *à part.*

Et que le diable te patafiole. (*Coup de canon. Tout le monde prête de nouveau son attention au bruit extérieur; Michel Lambert compte sur ses doigts. Le baron et Ferranti sont sur le devant de la scène et causent entre eux.*)

LE BARON.

Eh bien, que pensez-vous de tout cela, comte?

FERRANTI.

Je pense... je pense qu'il nous faut être prudents, vu que nous sommes ici les seuls de notre avis. (*Coup de canon.*)

LE BARON, *tressaillant.*

Hein?

FERRANTI.

C'est le canon des Invalides! Il ne tonnera pas longtemps, baron : vingt-et-un coups... pas davantage... J'ai prié pour cela toute la nuit! (*Coup de canon.*)

MICHEL, *continuant de compter à mesure que viennent les coups de canon.*

Huit!...

TOUS, *répétant.*

Huit!

LE BARON.

Mais, voyez donc! Ne dirait-on pas que ce canon leur annonce à tous la vie ou la mort? (*Coup de canon.*) Décidément! c'est agaçant!...

MICHEL LAMBERT, *riant.*

Tiens, la choucroute qui danse, là bas! Il n'y a pas à dire, c'est l'effet que produira toujours le canon français sur les Prussiens, Russiens et autres chiens de son espèce!... (*Coup de canon.*) Dix! c'est long à venir!... mais c'est égal! ça vient!...

FERRANTI.

Ah! baron! que j'éprouverais de joie à voir tomber l'orgueil de cet homme!

LE BARON.

Aujourd'hui, peut-être, adieu à sa dynastie, s'il plaît au ciel de lui envoyer une fille, au lieu... (*Coup de canon.*) Encore dix, et tout sera fini.

MICHEL LAMBERT.

Encore quatre-vingt-dix... et vive la France!

FERRANTI.

Le peuple français, fasciné jusqu'ici par le bonheur constant de Buonaparte, se tournera contre lui, dès qu'il verra la fortune l'abandonner, lorsque l'espoir d'une dynastie sera devenu illusoire! (*Coup de canon.*) Dès aujourd'hui, baron, mettons à profit le mécontentement général!... Semons parmi le peuple la haine de son souverain et le mépris de son autorité! Du succès de nos négociations dépend notre fortune, baron, songez-y bien!... (*Coup de canon.*)

LE BARON.

J'y songe!

FERRANTI.

C'est la clef de chambellan que vous devez recevoir pour prix de vos services.

LE BARON.

Et vous, le titre de premier ministre!

FERRANTI.

Ministre! ministre!... je le serai! (*Coup de canon, mouvement de Ferranti.*)

MICHEL LAMBERT.

Maudit Italien, va!... Il a l'air mal à son aise! Il me fait l'effet d'un diable dans un bénitier! (*Coup de canon.*) Quinze! ah! ah! ça chauffe!

LE BARON.

Comte!

FERRANTI.

Que voulez-vous?...

LE BARON.

Si nos prévisions étaient fausses?

FERRANTI.

Que voulez-vous dire?

LE BARON.

Si, au lieu d'une fille... (*Coup de canon.*)

FERRANTI.

Impossible! le ciel ne le veut pas! Buonaparte n'a-t-il pas osé proclamer partout qu'il donnerait à son futur rejeton le titre de roi de Rome!

LE BARON.

Roi de Rome! (*Coup de canon.*)

TOUS, *au fond.*

Dix-sept!

FERRANTI, *continuant.*

Ce titre, c'est celui de notre saint-Père le pape!... C'est donc un attentat à son pouvoir temporel; et Dieu ne le permettra pas.

LE BARON.

Vous me rassurez! (*Coup de canon.*) Ah çà, mais, ça ne finira donc pas!

MICHEL LAMBERT.

Dix-huit!...

TOUS.

Dix-huit!...

MICHEL LAMBERT.

Dix-huit!... dix-huit!... cré coquin... Je bous... (*Coup de canon.*)

TOUS, *avec anxiété.*

Dix-neuf!

FERRANTI.

Eh bien! baron, qu'avez-vous donc? vous êtes pâle comme un mort!...

LE BARON.

Vous croyez!... mais non, mais non, je suis calme, et certainement... (*Coup de canon.*)

MICHEL LAMBERT *et les autres personnages.*

Vingt!

LE BARON.

J'avoue que je suis sensiblement ému!...

FERRANTI.

Ému!... ému!... Tenez, baron, vous feriez damner un saint!..

LE BARON.

Que voulez-vous, c'est plus fort que moi!... C'est plus fort... (*Un coup de canon lui coupe sa phrase.*) que moi!...

TOUS, *avec une grande émotion.*

Vingt-et-un! (*Grand silence.*)

TOUS.

Plus rien!...

MICHEL LAMBERT.

Plus rien!... nous aurons mal compté, c'est sûr!

FERRANTI, *enchanté.*

Eh bien! vous le voyez, baron, c'est une fille!

LE BARON.

C'est une fille; j'aurai ma clé.

FERRANTI.

Je tiens mon portefeuille... Salut, chambellan!

LE BARON.

Salut, premier ministre.. (*Ici on entend un coup de canon plus fort que tous les autres.*)

FERRANTI *et* LE BARON, *stupéfaits.*

Hein!...

MICHEL LAMBERT.

Allons donc, je savais bien qu'il viendrait...

L'HUISSIER, *annonçant.*

L'empereur!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NAPOLÉON.

NAPOLÉON, *entrant, au comble de la joie.*

Eh bien! messieurs, nous avons un gros garçon! Il s'est fait un peu tirer l'oreille, mais enfin il est venu! (*Cri général en scène et à l'extérieur, pendant que Napoléon va se mettre au balcon pour saluer le peuple.*)

LE PEUPLE, *au dehors.*

Vive l'empereur! vive l'empereur! vive le roi de Rome!...

NAPOLÉON, *au balcon.*

Merci, merci, messieurs!... Ah! ce jour est le plus beau de ma vie!... (*Le baron et Ferranti viennent s'incliner devant lui.*)

LE BARON.

Sire, je dépose à vos pieds les hommages des puissances européennes.

FERRANTI.

Et moi, j'apporte au prince impérial les félicitations de la cour de Sardaigne.

NAPOLÉON, *les regardant tous deux avec ironie.*

Merci, messieurs, merci! depuis longtemps je connais les sentiments de vos souverains à mon égard, je reçois les vœux de tous les princes de l'Europe. J'apprécie toute leur franchise, et je compte bientôt les en remercier moi-même, dans leurs palais!

MICHEL LAMBERT, *à part.*

Fameux!.. J'en serai!.. Enfoncés le macaroni et la choucroute! (*Il crie de toute sa force aux oreilles du baron et de l'abbé placés près de lui.*) Vive l'Empereur! vive le roi de Rome! (*Les cris du peuple ensemble se mêlent à ceux des personnages en scène. Napoléon se montre de nouveau à la fenêtre.*)

TOUS.

Vive l'Empereur!... vive le roi de Rome!... (*La toile tombe.*)

Deuxième Tableau.

L'ENFANT-ROI.

La scène se passe le 23 janvier 1814. — Un salon de rez-de-chaussée, de plein-pied avec les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HUISSIER, Mme ROBERT.

L'HUISSIER, *entrant avec Mme Robert par le fond.*

C'est bien, madame, c'est bien, je me charge de votre pétition. (*Elle la lui donne.*)

Mme ROBERT.

Et vous la lui remettrez, monsieur?

L'HUISSIER.

Ou du moins je la lui ferai remettre.

Mme ROBERT.

Oh! qu'il la lise, mon Dieu! qu'il la lise, et je suis sauvée!...

L'HUISSIER, *ouvrant la porte du premier plan à droite.*

Entrez ici, et attendez!... surtout que personne ne s'aperçoive de votre présence.

Mme ROBERT.

Je vous le promets! (*Elle disparaît, la porte se referme.*)

SCÈNE II.

L'HUISSIER, *seul, puis* MICHEL LAMBERT.

L'HUISSIER.

Voici le lieutenant de service... à merveille...

MICHEL LAMBERT *entre en chantant, à gauche. Il porte maintenant le costume et les épaulettes de lieutenant. Il est en grande tenue. Croix d'honneur.*

Ah! si l'amour prenait racine,
J'en planterais dans mon jardin,
J'en planterais si long, si large,
Que j'en ferais part à tous mes camarades.

(*Il aperçoit l'huissier.*)

Un inférieur... de la tenue...

L'HUISSIER, *à part.*

Il est de bonne humeur... bien!... (*Haut.*) Mon lieutenant...

MICHEL LAMBERT.

Après!

L'HUISSIER.

J'aurais quelque chose à vous demander.

MICHEL LAMBERT.

Parlez, je vous ouïs.

L'HUISSIER.

Vous êtes de service aujourd'hui!...

MICHEL LAMBERT.

Le bruit en court!

L'HUISSIER.

Vous allez voir le maréchal Berthier.

MICHEL LAMBERT.

C'est aussi probable qu'évident!

L'HUISSIER.

Soyez donc assez bon, je vous en prie, pour faire remettre à l'Empereur, par son entremise... (*Il lui présente la pétition.*)

MICHEL LAMBERT.

Encore!... Ah çà! il en pleut donc, aujourd'hui, des pétitions!...

L'HUISSIER.

Rassurez-vous, c'est toujours la même!

MICHEL LAMBERT.

Quoi, celle de cette brave femme! Allons! je ne veux pas être féroce!... donnez, jeune homme... (*L'huissier la lui donne.*)

L'HUISSIER.

Et vous croyez que le maréchal?...

MICHEL LAMBERT.

Le maréchal!... Tiens, est-ce qu'il a quelque chose à me refuser, à moi, qui ai fait avec lui les campagnes de Russie et d'Allemagne!...

L'HUISSIER.

Ah! c'est différent, du moment que...

MICHEL LAMBERT.

Oui, jeune homme, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire; je ne l'ai pas quitté d'une semelle, depuis trois années consécutives... tenez, depuis le jour où notre petit roi vint au monde.

L'HUISSIER.

Le 20 mars 1811!...

MICHEL LAMBERT.

C'est toi qui l'as dit, conscrit!... et pendant ces trois ans, j'ai gagné, sous ses ordres, tous mes grades l'un après l'autre, jusqu'à celui de lieutenant inclusivement, et je me suis couvert, avec lui, de lauriers de toute espèce.

L'HUISSIER.

J'ignorais cela, mon lieutenant!...

MICHEL LAMBERT.

Pardieu, jeune homme, il y a bien d'autres chapitres de l'histoire de France que vous ignorez!...

L'HUISSIER.

Voici le maréchal.

MICHEL LAMBERT.

C'est bon, laissez-nous, je vais lui insinuer en douceur la chose en question. (*L'huissier sort à gauche.*)

SCENE III.

BERTHIER, MICHEL LAMBERT.

BERTHIER, *entrant par le fond.*

Ah! ah! c'est toi, Michel!...

MICHEL LAMBERT.

Moi-même, mon maréchal!... prêt à vous servir, si j'en suis capable!

BERTHIER *veut prendre la main de Michel, il aperçoit la pétition qu'il tient.*

Qu'est-ce que cela?

MICHEL LAMBERT.

Mon maréchal, c'est quelque chose pour vous.

BERTHIER.

Pour moi?

MICHEL LAMBERT.

C'est-à-dire non!

BERTHIER.

Non!

MICHEL LAMBERT.

C'est-à-dire si!

BERTHIER.

Es-tu fou?... voyons, explique-toi!

MICHEL LAMBERT.

Voici le fait : ceci est une pétition!

BERTHIER, *secouant la tête.*

Diable! dans ce moment-ci!...

MICHEL LAMBERT.

Mon maréchal!... c'est un service à rendre à une pauvre femme!...

BERTHIER, *un peu impatienté.*

Allons, donne-la-moi. (*Michel la lui remettant.*)

UN HUISSIER, *annonçant, à gauche.*

L'empereur!

MICHEL LAMBERT.

Je file, et je compte sur vous, mon maréchal. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

NAPOLÉON, BERTHIER.

NAPOLÉON *entre sans voir Berthier; il tient un journal à la main et dit avec colère.*

Des complots! encore! toujours!... la guerre civile, quand la guerre étrangère vient nous assaillir de toutes parts... quand ce soir, ce soir même, il faudra partir pour repousser l'étranger qui nous menace! la guerre civile!... Et par-dessus tout cela des traîtres autour de moi!... girouettes politiques sans cœur et sans conscience, se tournant toujours du côté de ceux qui veulent bien les acheter, hier pour la République, aujourd'hui pour l'Empire, demain pour la Royauté!... mais toujours et avant tout pour eux mêmes, pour eux seuls!... N'y pensons plus, j'ai besoin d'être calme. (*A l'huissier.*) Prévenez l'impératrice que je vais passer chez elle. Je veux embrasser mon fils.

BERTHIER, *se décidant à lui parler, et lui présentant le placet.*

Sire!...

NAPOLÉON.

Ah! c'est toi, Berthier... que veux-tu?...

BERTHIER, *avec hésitation.*

Sire, veuillez jeter les yeux sur ce papier.

NAPOLÉON, *le prenant.*

Ce papier! quel est-il?

BERTHIER.

Une pétition, sire !...

NAPOLÉON, *la lui rendant avec colère.*

Je n'en veux pas !... reprenez-la, maréchal reprenez-la et que je n'en entende plus parler !...

BERTHIER.

Sire !...

NAPOLÉON.

Assez, te dis-je, assez !... une pétition !.. en vérité, cela passe toute croyance ! Eh quoi ! nos frontières sont occupées par les troupes étrangères, la France tout entière souffre et gémit, et il existe des cœurs assez froids pour ne point comprendre de telles calamités !... (*Mouvement de Berthier. Napoléon continue avec sévérité :*) Toute souffrance individuelle doit disparaître, tout intérêt doit cesser, tout égoïsme doit se taire devant ces seuls mots : Les dangers de la patrie.

BERTHIER.

Sire, une femme !...

NAPOLÉON.

Encore ! insister sur ce sujet, c'est me désobéir !... Je veux qu'à l'avenir tous les solliciteurs soient chassés du palais. (*Il sort vivement par le fond.*)

SCÈNE V.

BERTHIER, *seul, puis* MICHEL LAMBERT.

BERTHIER, *seul, avec colère.*

Que l'enfer confonde les pétitions et les pétitionnaires !...

MICHEL LAMBERT, *paraissant au fond, très-gai.*

Je viens de voir filer le patron !... abordons !... Maréchal ! (*Le maréchal, à la sortie de l'empereur, s'est assis à gauche ; à l'entrée de Michel, il se lève avec humeur.*)

BERTHIER.

Ah !... c'est toi !...

MICHEL LAMBERT.

Moi-même, mon maréchal !... eh bien ! et la pétition ?

BERTHIER, *la lui rendant avec colère.*

La voilà !... Dorénavant, adresse-toi à d'autres !... Je ne suis pas d'humeur à recommencer ce jeu-là !

MICHEL LAMBERT, *stupéfait.*

Hein !... plaît-il ?... maréchal ?...

BERTHIER.

Allons !... assez !

MICHEL LAMBERT.

Cependant, maréchal...

BERTHIER, *furieux.*

Eh ! morbleu ! va-t'en au diable !... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

MICHEL LAMBERT, *seul, puis* L'HUISSIER.

MICHEL LAMBERT, *en fureur ; se promène deux ou trois fois, sur le devant de la scène, de long en large, sans dire un mot, puis il finit par s'arrêter exaspéré.*

Va-t'en au diable !... (*Même jeu de scène que précédemment, l'huissier rentre et lui frappe doucement sur l'épaule. Michel Lambert se retourne, voit l'huissier et lui dit en fureur.*) Va-t'en au diable !...

L'HUISSIER, *reculant.*

Hein !...

MICHEL LAMBERT, *s'avançant sur lui.*

Toi, et tous les huissiers passés, présents et futurs !

L'HUISSIER, *effrayé.*

Lieutenant, je crois...

MICHEL LAMBERT, *le prenant par un bras et le faisant tourner sur lui-même.*

Encore ! allons, demi-tour à droite, pékin ! ou gare les éclaboussures !...

L'HUISSIER, *stupéfait.*

Pékin !...

MICHEL LAMBERT.

Va-t'en au diable !... (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE VII.

L'HUISSIER, *seul, puis* MADAME ROBERT.

L'HUISSIER, *se frottant le bras.*

Pékin !...

MADAME ROBERT, *entrant doucement par la porte de droite.*

Il est seul ! Monsieur !.. (*L'huissier se retourne.*)

L'HUISSIER, *avec colère.*

Ah ! c'est vous !...

MADAME ROBERT.

Eh bien ! monsieur, ma demande ?...

L'HUISSIER, *se mettant de plus en plus en colère.*

La voilà ! reprenez-la, madame, reprenez-la, et ne la rapportez jamais...

MADAME ROBERT, *la ramassant.*

Mais, monsieur...

L'HUISSIER.

Mais, madame, je ne puis rien pour vous, rien au monde.. Sortez ! et le plus vite possible ! sortez, et ne revenez pas.

MADAME ROBERT.

Partir ! sans une réponse !... sans une parole d'espoir !

LE DEUXIÈME HUISSIER, *annonçant.*

L'empereur !..

L'HUISSIER, *à madame Robert.*

Partez ! partez ! il le faut. (*En disant ces mots il a conduit madame Robert jusqu'à la porte de droite ; elle disparaît.*) Il était temps !

SCENE VIII.

NAPOLÉON, BERTHIER, MICHEL LAMBERT, L'HUISSIER.

(*Tout le monde se découvre à l'entrée de l'empereur, dont la tristesse a disparu ; l'empereur descend sur le devant de la scène : le maréchal est au milieu du théâtre, Michel Lambert à quelques pas du maréchal, et l'huissier est appuyé sur le fauteuil de droite.*)

NAPOLÉON, *avec exaltation.*

Avenir ! tu es encore à moi ! les caresses de mon fils m'ont rendu la force et la croyance !... Venez, rois de l'Europe ! vous, hier aux genoux de la France, aujourd'hui coalisés contre elle ; à ma voix, elle va se lever tout entière !... venez, et nous vous écraserons, vous et ce ramassis d'esclaves que vous traînez à votre suite ! (*Il s'assied à gauche.*) Berthier !...

BERTHIER.

Sire !...

NAPOLÉON.

Je t'ai durement accueilli tout à l'heure !... que veux-tu ?... Un accès d'humeur sombre s'était emparé de moi !... maintenant, je suis calme et je reconnais mes torts ; me les pardonnes-tu ? (*Il lui tend la main.*)

BERTHIER, *s'inclinant.*

Ah ! sire !...

NAPOLÉON.

Merci !... (*Il feuillette les journaux et prend des notes, pendant la scène suivante, qui a lieu à voix basse, sur le devant du théâtre.*)

BERTHIER, *à Michel.*

Michel !

MICHEL LAMBERT, *très-froid.*

Mon maréchal !...

BERTHIER.

Je t'ai adressé des paroles...

MICHEL LAMBERT.

Un peu vives ! c'est vrai.

BERTHIER.

Eh bien, si je te priais de les oublier, est-ce que tu me garderais rancune ?...

MICHEL LAMBERT, *vivement.*

Rancune !... ah ! bien, excusez... avec vous, mon maréchal !

BERTHIER, *lui tendant la main.*

Ainsi, c'est fini ?..

MICHEL LAMBERT, *la prenant.*

C'est mort et enterré !... (*Frappant brusquement sur l'épaule de l'huissier.*) Eh ! jeune homme !...

L'HUISSIER, *tremblant.*

Lieutenant !...

MICHEL LAMBERT.

Le lieutenant Michel a celui de te dire que son intention n'était point de te molester, il consent à te donner la main si tu veux ; si tu ne veux pas, il s'en bat l'œil ! Voilà !

L'HUISSIER, *enchanté.*

Ah ! lieutenant, du moment que votre intention n'était pas de.. vous devez comprendre que la mienne n'est pas de... Votre main, lieutenant (*Ils se prennent la main.*)

MICHEL LAMBERT.

Drôles de bipèdes, tout de même, que ces huissiers !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME ROBERT.

MADAME ROBERT, *ouvrant doucement et en tremblant la porte de droite.*

Le voici !...

L'HUISSIER, *allant vers elle.*

Tiens, la solliciteuse !... je l'avais oubliée, moi !

MADAME ROBERT.

Je tremble !

L'HUISSIER, *à part.*

Pauvre femme ! (*Haut.*) J'ai été un peu brusque tout à l'heure.. tout le monde a ses mauvais moments, et je vous en demande pardon.

MADAME ROBERT.

Ah ! monsieur !

NAPOLÉON, *se retournant vers Berthier.*

Maréchal !

BERTHIER.

Sire !

NAPOLÉON.

Eh bien ! et cette pétition ?

BERTHIER, *embarrassé.*

La pétition, sire ? (*Madame Robert remet vivement la pétition à l'huissier, qui la donne à Michel Lambert.*)

MICHEL LAMBERT, *bas au maréchal.*

Voici l'objet ! (*Il la donne au maréchal.*)

NAPOLÉON.

Eh bien !

BERTHIER, *la lui donnant.*

La voici.

NAPOLÉON, *lisant la suscription.*

Eh ! mais, elle n'est pas pour moi, elle est adressée au roi de Rome !

BERTHIER, *étonné.*

Au roi de Rome ? (*Signe affirmatif des trois autres personnages.*)

NAPOLÉON.

Enfin, je suis encore un peu le tuteur de Sa Majesté, sa royauté n'est tout au plus qu'une régence, et le régent c'est moi !... (*Rendant la pétition au maréchal.*) Lisez !...

BERTHIER, *lisant.*

« Sire, l'Empereur, votre père, a de si graves occupations, que parfois il peut lui arriver d'oublier... (*Il s'arrête.*)

NAPOLÉON.

Lisez donc !

BERTHIER, *reprenant.*

» D'oublier les infortunes et les services de quelques-uns de ses sujets !...

NAPOLÉON, *fronçant le sourcil.*

Qu'est-ce à dire ?

BERTHIER, *jetant un regard de reproche à Michel.*

J'ignorais !...

MICHEL LAMBERT, *regardant l'huissier de travers.*

J'avais oublié !... pékin !..

L'HUISSIER, *reprenant un peu de colère en regardant madame Robert.*

Je ne me rappelais plus !...

MADAME ROBERT.

Ah ! je meurs de frayeur !

NAPOLÉON, *se levant et prenant le milieu du théâtre, à Berthier.*

Donnez ! (*Berthier lui rend la lettre. Napoléon reprend la lecture avec un reste de mauvaise humeur.*)

» L'Empereur, votre père, a de si graves occupations, que » parfois il peut lui arriver d'oublier les infortunes et les services » de quelques-uns de ses sujets... (*Moment de silence. Nouveau ricochet de mauvaise humeur entre tous les personnages; puis madame Robert supplie de l'œil l'huissier, qui supplie de même le lieutenant, et ainsi de suite jusqu'à l'empereur. Celui-ci poursuit sa lecture.*) « Vous, du moins, sire, vous aurez le temps, peut» être, d'écouter ma prière, et vous ne la repousserez pas. J'im» plore votre bonté pour un enfant de votre âge, une pauvre fille » dont la mère, depuis un mois, est morte de faim et de douleur, » et dont le père, Jacques Muller, capitaine de la vieille garde, » est mort, depuis deux ans, au service de la France, au passage » de la Beresina !... » (*Napoléon se découvre lentement et reste quelque temps sans parler. — Émotion générale.*) La Beresina ! ah ! quel souvenir !... quel souvenir !... (*Haut à Mme Robert.*) Mais c'est à mon fils qu'il faudrait remettre cette lettre !...

MADAME ROBERT, *timidement.*

Je l'ai déjà fait, sire !

MICHEL LAMBERT.

Je la lui ai mise entre les mains !

L'HUISSIER.

Et je lui en ai fait la lecture à haute voix !

NAPOLÉON.

Ah !... Et qu'a-t-il répondu ?

MICHEL LAMBERT.

Rien.

L'HUISSIER *et* MADAME ROBERT.

Rien.

NAPOLÉON, *les regardant et souriant.*

Eh bien ! qui ne dit mot... consent !

MICHEL LAMBERT, *même jeu.*

Au fait, je n'y pensais pas.

NAPOLÉON, *s'essayant à droite.*

Le roi de Rome donne une pension de quatre mille livres à la fille du capitaine Muller. Elle sera élevée à Saint-Denis, au milieu des enfants de mes braves compagnons d'armes !... (*Joie générale.*)

MADAME ROBERT, *tombant à genoux.*

Ah ! sire ! vous êtes grand et bon !

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE DEUXIÈME HUISSIER, *puis* LE ROI DE ROME.

LE DEUXIÈME HUISSIER, *annonçant.*

Sa Majesté le roi de Rome ! (*Ici un peloton de grenadiers se range au fond, le roi de Rome passe dans une petite calèche découverte, traînée par des chèvres. Plusieurs dames du palais suivent avec des pages.*)

NAPOLÉON *relève madame Robert, qui est toujours agenouillée, et lui dit avec émotion.*

Allez ! madame ! allez remercier mon fils. La pauvre fille que vous avez prise en pitié est désormais sous sa protection... Priez le ciel pour qu'un jour il ne soit pas orphelin comme elle !... (*Madame Robert marche vers le fond et s'incline, l'enfant lui tend les bras et l'embrasse, puis elle sort; Michel Lambert s'éloigne aussi. Une des dames d'honneur tire l'enfant de sa voiture et l'amène à l'empereur.*)

NAPOLÉON.

Donnez, donnez... madame... et laissez-le-moi... je veux qu'il soit à moi seul, pendant ces dernières heures que je dois passer auprès de lui. (*A Berthier.*) Maréchal, faites tout préparer pour le départ. (*Sortie générale; toutes les portes se referment. Napoléon prend dans ses bras l'enfant, et le place près de lui sur le canapé de droite. Napoléon passe avec amour ses mains dans les cheveux du roi de Rome; l'enfant joue avec les épaulettes et les décorations de son père, puis peu à peu s'endort sur ses genoux pendant les lignes suivantes.*)

SCÈNE XI.

NAPOLÉON, LE ROI DE ROME, *puis* L'HUISSIER.

NAPOLÉON.

Cher enfant !... désir de mes jours passés, espoir de mon avenir, toi, pauvre ange, dont j'aime tant à baiser les longs cheveux bouclés; il faut donc encore te quitter, me priver de tes caresses !... Si c'était pour toujours !... (*Ici l'enfant est profondément endormi. Napoléon prend des papiers et les parcourt. Reproduction exacte du tableau de Steuben.*) Demain, je serai bien loin d'ici, et peut-être... (*Un huissier entre par le fond.*)

SCÈNE XII.

NAPOLÉON, L'HUISSIER, *puis* MICHEL LAMBERT.

L'HUISSIER.

Le lieutenant de service.

MICHEL LAMBERT *entre en scène tenant à la main un paquet cacheté.*

Sire, des dépêches télégraphiques.

NAPOLÉON, *à Michel.*

Ah ! c'est toi... lieutenant... Michel Lambert, donne.

MICHEL.

Voilà, Majesté. (*A part, avec joie.*) Il m'a reconnu.

NAPOLÉON, *lisant.*

« L'armée autrichienne vient de pénétrer dans l'intérieur de la France et se dirige sur Troyes !... La ville est en danger ! Brienne est au pouvoir des Russes !... le château est défendu par

les Prussiens! Montmirail, Montereau, Champ-Aubert sont occupés par les alliés!... » Déjà! déjà!... l'étranger est sur le sol de la France! oh!... mon enfant!... (*Il regarde son fils et il essuie une larme.*)

MICHEL LAMBERT.

Cré coquin!... l'empereur est ému!... brigands d'alliés!... Cette émotion-là vous coûtera cher!... (*Il passe à gauche, il s'appuie sur le canapé.*)

NAPOLÉON, *revenant à lui.*

Hein! que dis-tu?... tu m'as vu pleurer, Michel!... Ah! ne dis à personne que tu as vu pleurer Napoléon!

MICHEL.

Non, mon empereur; mais je comprends ces larmes-là!.... vous pensez à votre fils... comme moi, je pense à...

NAPOLÉON.

A qui donc?

MICHEL.

Une pauvre petite fille...

NAPOLÉON.

Ah! tu es père?

MICHEL.

Pas précisément; mais c'est tout comme.

NAPOLÉON.

Comment?

MICHEL.

Je viens d'adopter une orpheline, vous savez, tout à l'heure... votre pensionnaire... ou du moins, la sienne... à lui!... (*Il montre le roi de Rome.*) la petite fille à la pétition.

NAPOLÉON.

Ah! la fille du capitaine Muller.

MICHEL.

Un ancien camarade... Moi aussi, comme mon petit empereur, j'ai voulu faire quelque chose pour elle, et j'ai juré de servir de père à la pauvre enfant!...

NAPOLÉON, *regardant le roi de Rome.*

Et moi... moi, si je l'avais embrassé aujourd'hui pour la dernière fois!...

MICHEL LAMBERT.

La dernière fois! par exemple! qu'est-ce que vous dites donc là, mon empereur?

NAPOLÉON.

Qui lui servirait de père, à lui?

MICHEL LAMBERT.

Dame!... je suis bien peu de chose, Majesté, auprès de tous ceux que vous avez fait passer généraux, maréchaux, rois de Suède et tout le tremblement, quoi!... mais si à défaut de tous ces gens-là... vous ne faisiez pas fi d'un pauvre soldat qui ne rêve au monde que vous... (*montrant l'enfant*) et lui... avec la France, bien entendu, et ma petite orpheline, je vous jurerais bien que je donnerais à cet enfant-là, quoi qu'il arrive, jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

NAPOLÉON.

Bien, mon brave, je reçois ta parole.

MICHEL LAMBERT.

Je la tiendrai, mon empereur! aussi bien... peut-être mieux qu'un maréchal de France! (*Napoléon l'embrasse; rentrent Berthier, des généraux, des officiers de l'armée et de la garde nationale, puis des dames qui viennent entourer le canapé où le roi de Rome est toujours endormi.*)

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, GÉNÉRAUX et OFFICIERS, DAMES.

NAPOLÉON, *à Berthier.*

Eh bien! maréchal, tout est-il prêt pour le départ?

BERTHIER.

Tout est prêt, sire!...

NAPOLÉON.

Venez, messieurs, venez tous; la France est envahie!... le monde nous regarde, et la patrie nous appelle; répondons-lui par un élan unanime. Faisons-lui le sacrifice de nos richesses, de nos intérêts, de nos affections... rien pour nous! rien pour nous! tout pour la France!

UN GÉNÉRAL.

Tout pour la France!

NAPOLÉON, *aux officiers de la garde nationale.*

Vous, messieurs, et toi aussi, Michel, l'impératrice et le roi de Rome sont sous votre garde.

MICHEL LAMBERT.

Et nous les défendrons jusqu'à la mort.

LES OFFICIERS, *l'épée nue étendue vers le canapé.*

Jusqu'à la mort! (*Ici la musique militaire exécute dans les jardins l'air : Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille.*)

NAPOLÉON, *écoutant.*

Ah! les joies de la famille!... le bonheur d'être père! tout cela est suspendu aujourd'hui, perdu peut-être!... (*A Michel Lambert.*) Dis-leur, mais dis-leur donc d'exécuter un autre air : *Veillons au salut de l'Empire!...*

MICHEL LAMBERT.

Oui, Majesté! (*Michel Lambert disparaît un instant par le fond et revient se mêler aux officiers.*)

NAPOLÉON, *embrassant son fils.*

Je ne le reverrai peut-être jamais! (*Avec effort.*) Adieu! adieu! c'est assez être père, il faut être soldat! Marchons, messieurs, marchons!... (*Les dames ont soulevé le roi de Rome. Michel Lambert le prend entre ses bras; l'enfant envoie des baisers à son père.*)

TOUS.

Vive l'empereur!...

NAPOLÉON, *se découvrant solennellement.*

Messieurs, vive la France!... (*Il jette un dernier regard sur son fils et se met à la tête des généraux et des officiers. On entend jouer au fond : Veillons au salut de l'Empire!... Tableau général, la toile tombe.*)

ACTE I.

Troisième Tableau.

LA FILLE DU SOLDAT.

La scène se passe en 1828, quatorze ans après le dernier tableau du prologue. — Le théâtre représente une vue de paysage. — A droite, l'entrée d'une auberge de pauvre apparence, à l'enseigne de l'*Aigle-Noir.* — Au fond, des arbres. — A l'extrême lointain, quelques maisonnettes et un clocher de village. — Une table à droite, une seconde à gauche, et une dernière au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

FERRANTI, LE BARON DE RHEINFELD.

(*Au lever du rideau, entrent, du même côté, Ferranti et le baron; ils descendent la scène, en regardant attentivement l'auberge placée à droite.*)

FERRANTI, *montrant l'auberge.*

Tenez! c'est ici!

LE BARON.

Ici, dans cette misérable auberge!

FERRANTI.

Oui, baron!

LE BARON.

Cette affreuse bicoque?

FERRANTI.

Précisément! c'est de ce côté que se dirige notre jeune élève, toutes les fois qu'il parvient à vous échapper.

LE BARON.

Oh! cela lui arrive si peu!...

FERRANTI.

Très-peu, en effet!... Tous les jours depuis un mois!

LE BARON.

Plaît-il?.. mais c'est impossible! il faut que votre excellence...

FERRANTI.

Ne m'appelez pas excellence. Jeune, j'ai convoité les grandeurs et le portefeuille de ministre; je l'ai obtenu, il y a quatorze ans, après la chute de Buonaparte; mais aujourd'hui, revenu de toutes ces vanités, je ne veux être et ne suis rien.

LE BARON.

Cependant, monseigneur.

FERRANTI.

Assez, vous dis-je! Je vous répète que notre élève, que le duc de Reichstadt vient ici tous les jours! Cette affreuse bicoque, comme vous l'appelez, renferme, pour lui, un trésor!

LE BARON.

Un trésor!

FERRANTI.

Une jeune fille!

LE BARON.

Ah! une fille de rien, une vilaine!... j'en ai vu, pardieu, de fort jolies, des vilaines!

FERRANTI.

Une simple paysanne! qui loge là depuis trois mois avec son père, le vieil aubergiste, et dont la beauté fait bruit dans le pays! Notre jeune homme est fort bien avec l'aubergiste, et mieux encore...

LE BARON.

Avec la fille!.... je comprends!... Le gaillard est beau garçon; il ressemble...

FERRANTI, *vivement.*

Silence!

LE BARON.

Il ressemble à celui que la Sainte-Alliance nous défend de nommer!...

FERRANTI.

Devant lui surtout, qui doit longtemps encore ignorer jusqu'au nom de son père.

LE BARON.

Ah! il est amoureux! déjà!... et vos projets sur lui, votre espoir d'en faire une des lumières de l'Eglise!

FERRANTI.

Un rêve... De l'héritier du conquérant, j'espérais faire un moine... et voilà que ce maudit amour... (*Musique*).

LE BARON.

Ah! c'est elle, sans doute!

FERRANTI.

Qui donc?

LE BARON.

La vilaine!... elle est charmante.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEANNE.

(*Jeanne, en costume élégant de paysanne allemande, vient de sortir de l'auberge.*)

LE BARON.

Il n'a pas mauvais goût, le gaillard! ..

FERRANTI.

Silence, donc, et soutenez-moi, baron.

LE BARON.

C'est convenu!

JEANNE, *cherchant des yeux autour d'elle..*

Il n'est pas là!... (*Elle pousse un cri de surprise et de frayeur en se voyant entourée des deux diplomates.*) Ah!...

FERRANTI, *sévèrement.*

Mon enfant, n'oubliez pas l'avis paternel que je vous donne, votre amour est coupable!

JEANNE.

Coupable!

FERRANTI.

Et le ciel ne peut manquer de vous punir!

JEANNE.

Le ciel!... mais je vous jure, monsieur...

FERRANTI.

J'ajouterai qu'avant la colère céleste, vous en aurez d'autres à redouter!... Quand une fille du peuple se permet de débaucher un fils de famille, on l'enferme!

JEANNE.

Ah! cette affreuse parole! (*Elle remonte la scène du côté de l'auberge et appelle.*) Mon père! mon père!

FERRANTI.

Il ne vient pas!... Il a sans doute d'autres occupations.

JEANNE, *à part.*

Ciel! je meurs de frayeur!...

FERRANTI.

Nous vous laissons! Pesez bien nos paroles!... Elles sont dures!...

LE BARON.

Mais elles sont vraies! ne les oubliez pas! (*Le baron, près de sortir, revient sur ses pas, et lui répète en appuyant sur chaque syllabe.*) Ne les oubliez pas!

JEANNE, *à elle-même.*

Oh! jamais! (*Ferranti et le baron s'éloignent par le fond.*)

SCENE III.

JEANNE *seule, puis* DES PAYSANS.

JEANNE, *les suivant des yeux avec effroi jusqu'à leur sortie.*

Non, je ne puis les oublier!... Ces menaces terribles, ces reproches outrageants que je n'ai pas mérités, et qui, pourtant, m'ont frappée au cœur. Un fils de famille!.. lui! Frantz! oh! si cela est vrai, mon Dieu! je ne demande pas à le revoir, et je serai heureuse qu'il ne revienne jamais ici! (*Se tournant vers la gauche*) Ah! c'est lui, peut-être!... non! non! les amis de mon père!... ceux dont les visites mystérieuses commencent à m'inquiéter pour lui! (*On voit entrer d'abord un paysan, à droite, puis viennent de différents côtés plusieurs autres paysans qui prennent place aux trois tables de l'auberge. — Chacun de ces groupes semble faire une société à part et ne pas connaître les groupes voisins, puis un de ces hommes se lève et entre dans l'auberge. Jeanne, qui a reculé jusqu'à l'extrême gauche au premier plan, a dit en considérant tous ces mouvements.*) Oui! de tous les côtés ils viennent! Et comme toujours, les voilà qui, sans rien dire, prennent place à des tables différentes... puis l'un d'eux va prévenir mon père! Que signifie tout cela?... Je ne sais; mais quand ce prêtre m'a dit tout à l'heure: « Il ne vient pas! il a sans doute d'autres occupations, » j'ai frémi; car il m'a semblé que cet homme, qui savait mon secret, à moi, avait aussi pénétré celui que mon père me cache!... Le voici! (*Ici entre en scène, avec l'homme qui est allé le prévenir, et portant comme lui un broc et des verres, Mathias Werner, qui n'est autre que Michel Lambert, le soldat français du prologue.*)

SCENE IV.

JEANNE, MICHEL LAMBERT, LES PAYSANS.

MICHEL LAMBERT.

C'est bien, camarades, c'est très-bien! .. Les amis sont fidèles au rendez-vous, je m'y attendais! (*A Jeanne*) Eh bien! que fais-tu, mon enfant? Quand tu resteras là à me regarder comme un événement. Laisse-nous... J'ai un mot à dire à mes vieilles connaissances, en cassant une croûte et en avalant un verre de vin!... Eh bien! va donc!

JEANNE.

Oui, mon père! (*A part*) Je saurai tout! (*Elle rentre dans l'auberge.*)

SCENE V.

LES MÊMES, *moins* JEANNE.

MICHEL LAMBERT, *à demi-voix, tout en servant les différentes tables.*

A merveille!... chacun à son poste! (*Aux hommes placés au fond, à la dernière table.*) Vous, là-bas, vous êtes de faction! A la première figure suspecte que vous apercevrez, criez bien fort en demandant du vin!

PREMIER PAYSAN, *placé au fond.*

Et en frappant sur la table!

MICHEL LAMBERT.

C'est cela!... et nous nous arrêterons. Je ne serai plus que le vieil aubergiste autrichien, et vous tous.

SECOND PAYSAN, *sur le devant de la scène*

Des ivrognes du même pays!

MICHEL LAMBERT.

C'est cela! parfait! des ivrognes. Et pour entrer un peu d'abord dans l'esprit de vos personnages, à votre santé! (*Il prend un verre.*)

TOUS, *trinquant et buvant.*

A la tienne!

MICHEL LAMBERT.

Au succès de notre entreprise! (*Il s'assied au milieu du théâtre, et parle à demi-voix: tout le monde se groupe autour de lui, excepté les hommes du fond.*) Elle marche!... J'ai des nouvelles de Paris, de Rome et de Milan, excellentes! Partout des amis, des points d'appui; un millier des nôtres, des anciens!... Il n'y a pas beaucoup de généraux et de maréchaux parmi eux, c'est vrai!... Mais un millier de soldats et d'officiers de l'Empire sont prêts à soutenir le coup de main que vous et moi, camarades, nous devons entamer à Schœnbrunn.

SECOND PAYSAN, *sur le devant.*

Arriver jusqu'à lui!... Voilà ce qu'il faut!

PREMIER PAYSAN.

Le duc de Reichstadt!

MICHEL LAMBERT.

Mon petit empereur! Je ne peux pas m'habituer à l'appeler autrement!

SCENE VI.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, *qui vient de reparaître sur le seuil de la porte, répète avec émotion et surprise.*

Le duc de Reichstadt! (*Elle demeure et écoute, masquée aux autres personnages par la porte à demi fermée, et visible seulement pour le public.*)

SECOND PAYSAN, *à Michel.*

Mais ne l'as-tu pas encore vu, lui?

MICHEL LAMBERT.

Où ça?... Il y a de bonnes grilles à Schœnbrunn!... Et les murailles donc!

SECOND PAYSAN.

Mais on assure que depuis un certain temps on lui laisse un peu plus de liberté, et que parfois seul, incognito, il s'échappe du palais.

MICHEL LAMBERT.

Je n'en crois rien! Incognito!.. Est-ce que je m'y tromperais!... Moi, qui le sais par cœur, avant de l'avoir vu, je le reconnaîtrais entre mille, et jamais!

PREMIER PAYSAN, *au fond, criant et tapant très-fort avec son gobelet sur la table.*

Du vin! du vin! Eh! vieux bavard de père Mathias, on vous demande du vin!

MICHEL LAMBERT.

Voilà! voilà. (*Il s'élance vivement vers le fond, un broc à la main. En même temps il regarde vers la droite, à l'extérieur, et tous les personnages en font autant. En se levant ainsi, ils tournent tous le dos à la jeune fille qui fait deux pas en avant, et regarde comme eux. — Un très-jeune homme, vêtu d'une redingote de velours noir, bottes molles, etc., traverse le fond du théâtre, et s'arrête pour saluer l'aubergiste. L'orchestre exécute en sourdine l'air de la* Valse du duc de Reichstadt.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRANTZ.

JEANNE, *avec émotion.*

Ah! c'est lui, c'est Frantz!

MICHEL LAMBERT, *rendant son salut au jeune homme.*

Bonjour, bonjour, monsieur Frantz! Vous ne vous arrêtez pas un instant dans mon auberge?

FRANTZ.

Non, non, père Mathias! pas à présent; je reviendrai!

MICHEL LAMBERT, *lui donnant la main.*

Au revoir!

FRANTZ, *s'adressant plutôt à la jeune fille qu'au vieillard.*

Au revoir!

JEANNE, *à part.*

Ah! pour la première fois, sa vue me fait mal! (*Elle referme doucement la porte de l'auberge, en même temps que Frantz sort au fond à gauche.*)

SCÈNE VIII.

MICHEL LAMBERT, LES PAYSANS.

MICHEL LAMBERT, *suivant encore des yeux le jeune homme, tout en causant avec ses amis.*

Un enfant, un petit étudiant que j'ai pris en amitié, tout Autrichien qu'il est. (*Ici l'air indiqué précédemment cesse tout à fait à l'orchestre.*) Il est bien loin, revenons à notre affaire!

SECOND PAYSAN.

Au duc de Reichstadt!

MICHEL LAMBERT.

Je vous disais donc que je le reconnaîtrais entre mille; mais je n'ai pas eu de chance. Par bonheur, je ne me rebute pas facilement, et je ne plains ni mes pas ni mes démarches!... Pour le moment, sous le nom de Mathias Werner, je sollicite une place de jardinier au palais, et j'espère l'obtenir de l'archiduc Charles, oncle du jeune prince!

SECOND PAYSAN.

Connu!... celui qui commandait l'armée autrichienne à Wagram; je l'ai vu!

TOUS.

Et moi aussi! Et moi aussi!...

MICHEL LAMBERT.

C'est ça! un brave militaire, qui adore son neveu, à ce qu'il paraît, et qui vaut mieux, à lui seul, que tout le reste de sa famille; je le verrai, et peut-être bien dès aujourd'hui!...

TOUS.

Aujourd'hui!...

MICHEL LAMBERT.

Oui, j'ai des intelligences dans la place. Il me fallait un protecteur auprès de Son Altesse, protecteur de toutes les heures, de tous les instants, et comme je n'ai pas pu l'avoir gratis, je l'ai acheté!

TOUS.

Acheté?...

MICHEL LAMBERT.

Un peu cher!... pour moi du moins; quatre mille francs!..

TOUS.

Quatre mille francs?...

MICHEL LAMBERT.

Tout autant!... une année de la pension que l'empereur a donnée au nom de son fils à ma fille adoptive, et qui nous est fidèlement payée, depuis la chute de l'Empire, par la mère de Napoléon, l'aïeule de tous les Bonaparte!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JEANNE.

(*La porte se rouvre. Jeanne reparaît et marche vers Michel, sans être vue de lui, ni de ceux qui l'entourent. Michel poursuit.*)

MICHEL LAMBERT.

Cette somme, dans des temps plus heureux, je la rendrai à Jeanne!...

JEANNE.

Non, mon père! (*Mouvement général; tous reculent en poussant un petit cri de surprise.*)

MICHEL LAMBERT.

Jeanne!... Tu étais là? Tu nous écoutais?

JEANNE.

Ne me croyez-vous pas digne de vous entendre? Cette somme, dont vous avez disposé pour une telle entreprise, je ne veux pas qu'elle me soit rendue, ni par vous, ni par personne; et ce n'est pas tout, je veux aussi, je veux ma part de vos dangers, je la veux, et si je pouvais jamais vous adresser un reproche, ce serait d'avoir douté de moi, de mon courage!... Je suis la fille d'un soldat! et je dois tout, vous venez de le dire, à celui qui est mort à Sainte-Hélène!... (*Mouvement général.*)

MICHEL LAMBERT, *se levant et l'embrassant.*

Allons donc! bon sang ne peut mentir! Soyez tranquilles, camarades, elle ne vous trahira pas plus que moi! (*Il se rassied.*) Aujourd'hui, je compte voir l'archiduc!... et demain, peut-être, j'aurai ma place au palais!

JEANNE.

Et la mienne, mon père?

MICHEL LAMBERT.

La tienne aussi, mon enfant! Est-ce que je peux me séparer de toi? (*Tous se lèvent. Aux paysans.*) Vous, les amis, attendez! attendez encore!... La patience avant l'audace! Le jardinier de Schœnbrunn pourra bien vous en ouvrir les portes, et qui sait? un jour!...

TOUS.

Un jour?...

MICHEL LAMBERT.

Ne parlons pas de ça, ce n'est peut-être qu'un rêve: mais une petite expédition à la manière de l'île d'Elbe ferait diantrement mon affaire, et la vôtre, n'est-ce pas? (*Tous lui serrent la main.*) A bientôt, camarades!

TOUS, *sortant de différents côtés.*

A bientôt!...

SCÈNE X.

MICHEL LAMBERT, JEANNE.

MICHEL LAMBERT, *tirant sa montre.*

Trois heures et demie! Il ne me faut que dix minutes pour aller au palais!... Mais d'abord, que je te demande pardon, ma petite Jeanne, de la vie aventureuse à laquelle te voilà condamnée, de ces périls où je te jette!

JEANNE.

Je les attends, et quand j'ai commencé à les soupçonner, c'est pour vous seul que j'ai tremblé, mon père; mais je ne les redoute plus, depuis que je dois les partager avec vous... Aussi bien, vous le dirai-je, cette agitation est nécessaire à ma vie!... Elle me fera oublier...

MICHEL LAMBERT.

Oublier!... qui donc?

JEANNE.

Lui!

MICHEL LAMBERT.

Qui, lui?

JEANNE, *montrant le fond du théâtre.*

Ce jeune homme que vous venez de voir à l'instant, ici, à qui vous tendez la main tous les jours.

MICHEL LAMBERT.

Ah! sapristi! Aveugle que j'étais!... Frantz, le petit étudiant! tu l'aimes?

JEANNE.

Je l'aimais !...

MICHEL LAMBERT.

Et depuis quand ?

JEANNE.

Depuis le premier jour que je l'ai vu.

MICHEL LAMBERT.

Attends donc... le 4 octobre dernier.

JEANNE.

Oui, mon père, le jour de la fête de saint François, à ce bal où vous m'aviez conduite, au rond-point de la forêt !...

MICHEL LAMBERT.

Je me rappelle !... pardieu ! la fête du vieil empereur !... Il fallait bien jouer mon rôle de fidèle Allemand, de bon et sincère Autrichien !... Et puis, un bal, je me disais que, dans tous les pays du monde, cela devait faire plaisir à une jeune fille ! Et c'est là que ?...

JEANNE.

Que je l'ai vu, oui, mon père !... Seul, isolé de tous, il paraissait étranger à la joie bruyante qui éclatait autour de lui ! Ses yeux étaient pleins d'ennui et de tristesse, quand je les vis s'animer en se fixant sur moi ! Depuis ils ne m'ont plus quittée !... Et moi-même, les yeux baissés, je le voyais toujours, et je ne voyais que lui ! Il s'approcha de moi et m'invita pour une valse ! Je ne sais pourquoi j'aurais voulu refuser, mais je n'eus pas la force de répondre ; je sentis tressaillir dans la mienne la main qu'il venait de m'offrir, et... l'orchestre venait de jouer le prélude de la danse !... C'était, je n'ai rien oublié, c'était cet air que vous aimez tant, mon père, parce qu'il a été composé par lui !... lui ! vous savez bien !...

MICHEL LAMBERT.

Ah ! l'air de la *Valse du duc de Reichstadt !*

JEANNE.

C'est cela !... Il me dit alors que j'étais la plus belle du bal, que je venais de lui apparaître comme un ange de consolation et de bonheur, et que, dût-il ne jamais me revoir, mon image ne s'effacerait plus de son âme. J'écoutais... Il me parlait bas, bien bas, et cependant, malgré le bruit de la musique, je ne perdais pas une seule de ses paroles ; et, le croiriez-vous, mon père ?... je ne voyais pas que, seule avec lui, j'étais entraînée dans les tourbillons de cette valse ! quand tous, autour de nous, s'étaient arrêtés pour nous admirer et nous applaudir !... De l'instant où il vit se diriger sur nous les regards de cette foule enthousiaste, il s'échappa en me disant tout bas : A demain !... à demain ! Je ne comprenais pas encore ce que j'éprouvais, et quelle nouvelle pensée venait de s'emparer de tout mon être ; mais je ne pouvais l'oublier !... Absent, je le voyais encore ; enfin, il me semblait que ma vie était désormais inséparable de la sienne !...

MICHEL LAMBERT.

Et le lendemain ?

JEANNE.

Le lendemain !... ce fut auprès de vous que je le revis... Il s'était fait votre ami, mon père, et depuis ce jour, vous n'avez pas cessé de me faire son éloge !

MICHEL LAMBERT.

C'est vrai ! Il me plaisait, ce garçon-là. De la jeunesse !... quelque chose de généreux ! de bon enfant, de français, oui, de français dans son caractère !... il m'allait !... il m'allait beaucoup, ce petit blanc-bec !... Mais, saperlotte, il ne me va plus ; il ne me va plus du tout ! Te parler d'amour ! et sous mon nez ! à ma barbe !...

JEANNE.

Et parfois aussi, mon père, en votre absence.

MICHEL LAMBERT.

En mon absence ?... Ah ! bah ! il a osé ?

JEANNE.

Vous me quittez si souvent, mon bon père !

MICHEL LAMBERT.

Tu as raison ! c'est ma faute ! Et tiens, au milieu même de ce bal que tu m'as rappelé, je ne voyais rien, je ne pensais qu'à toi, j'étais avec les amis, ceux qui viennent de nous quitter !... Et je ne vivais plus que pour notre entreprise. Oh ! mais sois tranquille, maintenant je ne suis plus aveugle, et je mènerai de front tous mes devoirs à la fois... et d'abord (*montrant le dernier plan à gauche*) c'est par là qu'il s'est éloigné tout à l'heure... je vais le trouver sur ma route, comme cela m'arrive tous les matins, et je le traiterai comme... un Autrichien qu'il est ! Ah çà, dis-moi donc, j'y pense...

JEANNE.

A quoi, mon père ?

MICHEL LAMBERT.

Pourvu que de ton côté, tu n'ailles pas défaire mon ouvrage... car enfin, tu m'as dit que tu l'aimais.

JEANNE.

Je ne l'aime plus... il me trompait... un fils de famille !

MICHEL LAMBERT.

Ah ! bah ! il ne manquait plus que ça... menteur et séducteur ! à son âge ! Il n'y a plus d'enfants !... Oh ! je le prends en grippe !

JEANNE.

Je le hais...

MICHEL LAMBERT.

Je l'exècre... autant que j'adore mon petit empereur ! Je reviens, ma fille, embrasse-moi. (*Il embrasse Jeanne au front, et sort vivement au fond par la gauche.*)

SCÈNE XI.

JEANNE, *seule, puis* FRANTZ.

JEANNE, *seule, pleurant.*

Enfin !... je suis seule !... et mon père ne verra pas ces larmes !... les dernières !... J'ai trop de fierté dans l'âme pour garder encore son souvenir, après ce que je viens d'apprendre...

FRANTZ, *entrant gaiement en scène, à gauche, par la seconde coulisse.*

Il ne m'a pas vu, ce cher Mathias !

JEANNE.

Ah ! c'est lui !

FRANTZ.

Moi-même... Jeanne... moi qui n'ai pu résister à mon impatience, et qui viens d'éviter avec soin jusqu'aux regards de votre père, pour arriver plus vite jusqu'à vous.

JEANNE.

Monsieur...

FRANTZ.

Oh ! ne me grondez pas ! Je l'aime ! je l'aime bien, cet excellent Mathias !... Mais devez-vous m'en vouloir si je vous aime davantage, vous désormais tout mon bonheur, toute ma vie !

JEANNE.

Arrêtez, monsieur ; ces paroles...

FRANTZ.

Eh bien ! êtes-vous donc surprise de les entendre, Jeanne, et surtout ne les croyez-vous pas ?

JEANNE.

Non, monsieur, non, je ne les crois plus ! car ce n'est pas par vous que je sais qui vous êtes !...

FRANTZ.

Qui je suis !... (*A part.*) Ah ! mon Dieu !... elle le sait ! elle va me le dire alors !... (*Haut.*) Eh quoi ! Jeanne, vous avez appris...

JEANNE.

Une seule chose... que nous devons être étrangers l'un à l'autre.

FRANTZ.

Qui vous a dit cela ? qui a pu mentir de la sorte ?... Etrangers l'un à l'autre... mais avant de vous connaître, Jeanne, je ne vivais pas ; je n'avais ni croyance ni moi-même, ni l'instinct des grandes et belles choses qui doivent nous faire adorer la vie, l'instinct de l'amour et celui de la gloire !... j'ignorais tout !... je ne vous connaissais pas !... Une rencontre dans un bal, un regard de vous, un mot d'entretien avec votre père, qui me parlait guerre et batailles, j'avais tout deviné !... Je ne me sentais pas né pour l'abrutissement du cloître, et je n'avais plus que deux pensées, deux désirs, deux passions au monde : je voulais être aimé de vous, Jeanne, et je voulais être soldat !...

JEANNE.

Soyez soldat ! et que vos rêves de gloire s'accomplissent !... Aimé de moi !... ne l'espérez plus !... votre famille...

FRANTZ.

Ah !... vous la connaissez ? ... on vous a dit ?...

JEANNE.

On m'a dit qu'elle était riche et puissante !

FRANTZ.

Rien de plus ?

JEANNE.

Rien de plus... n'est-ce pas assez ?

FRANTZ.

Ainsi, vous ignorez que cette famille, riche et puissante, li

est vrai, me traite en enfant déshérité; qu'elle me cache avec acharnement le nom même de mon père, comme si elle avait à rougir de lui!... Ce secret quel est-il? funeste et misérable, sans doute, puisqu'on a résolu de me le taire! et c'est moi, peut-être, qui ne dois pas oser me dire votre égal, à vous, la fille d'un soldat! Mais répondez-moi, Jeanne, quand votre naissance serait mille fois au-dessus de la mienne, est-ce que vous croiriez vous abaisser en me tendant la main?

JEANNE.

Oh! vous ne le pensez pas, monsieur!

FRANTZ.

Eh bien!... ce mystère qui pèse sur ma vie, je le pénétrerai! quel qu'il soit, je vous dirai tout... Heureux ou malheureux, faible ou puissant, je vous confierai tous mes secrets, à vous que j'honore autant que j'aime... Enfin, ma chère Jeanne... (*Il lui prend la main; Jeanne la retire vivement en regardant Ferranti et le baron qui viennent de reparaître au fond du théâtre, à droite.*)

JEANNE.

O ciel!

FRANTZ.

Qu'avez-vous?

JEANNE.

Les voilà!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE BARON, FERRANTI.

FRANTZ, *à lui-même.*

Mes gouverneurs!... (*Haut.*) Vous les connaissez?

JEANNE.

Je sais par eux que je dois repousser votre amour.

FRANTZ.

Comment?... que vous ont-ils dit?

JEANNE.

Oh! des paroles que j'ai honte à répéter!

FRANTZ.

Enfin?

JEANNE, *à voix basse.*

Quand une fille de rien se permet de débaucher un fils de famille, on l'enferme.

FRANTZ.

Oh! les misérables!... mais je l'emporterai sur eux! (*Ici Ferranti et le baron descendent la scène; il les regarde fièrement et continue.*) Oui, je l'emporterai, et quand toute la terre devrait s'opposer à mon amour, je lutterais contre toute la terre!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MICHEL LAMBERT.

MICHEL LAMBERT, *qui vient de rentrer à gauche, un papier à la main, et a entendu ces derniers mots.*

Et contre moi, monsieur Frantz?

JEANNE, *avec effroi.*

Mon père!

FRANTZ, *gaîment.*

Contre vous aussi, mon cher Mathias. (*Il lui tend la main; Michel retire la sienne.*)

MICHEL LAMBERT.

Je ne suis pas votre cher Mathias!

FRANTZ.

Si fait!

MICHEL LAMBERT.

Non pas! et je vous prie de ne pas remettre les pieds dans mon auberge!...

FRANTZ.

J'y reviendrai!

MICHEL LAMBERT.

Malgré moi?

FRANTZ.

Malgré vous, s'il le faut!...

MICHEL LAMBERT.

Je vous le défends!

FRANTZ.

Raison de plus!

MICHEL LAMBERT.

Songez-y bien: j'ai une volonté...

FRANTZ.

Et moi donc!... je reviendrai demain, pas plus tard.

MICHEL LAMBERT.

Demain!

FRANTZ.

Et nous nous entendrons encore tous les deux, j'en suis sûr!

MICHEL LAMBERT.

Jamais!

FRANTZ.

Et, comme hier, vous m'appellerez votre ami, vous verrez!

MICHEL LAMBERT.

Jamais! jamais, vous dis-je!...

FRANTZ, *lui tapant gaîment les deux joues.*

Toujours! toujours! mon vieux Mathias! A demain, Jeanne, à demain!... Je vous aimerai toute ma vie!... (*Il sort vivement par la gauche.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, moins FRANTZ.

MICHEL LAMBERT, *furieux.*

Toute sa vie!... Oh! je suis d'une colère!... (*Il remonte la scène.*)

FERRANTI, *le retenant par la main.*

Pas d'inquiétude! il ne reviendra plus, et vous êtes sous notre protection!

MICHEL LAMBERT, *surpris.*

Hein?

LE BARON.

N'ayez pas peur, nous vous protégerons, bonhomme, nous vous protégerons!

MICHEL LAMBERT, *à lui-même.*

Bonhomme!... (*Il laisse tomber, à ce mot, le papier qu'il tenait à la main. Le baron et Ferranti sortent par la droite.*)

SCÈNE XV.

MICHEL LAMBERT, JEANNE.

MICHEL LAMBERT, *les regardant sortir.*

Voici deux horribles frimousses!... Le diable m'emporte, il me semble que je les ai déjà vues!

JEANNE.

Mon père! des parents, sans doute!

MICHEL LAMBERT.

Des parents, à lui?... Raison de plus pour que je le prenne en grippe, s'il a dans sa famille des boules ingrates comme celles-là!... Qu'il revienne, et je lui prouverai que je suis maître chez moi!...

JEANNE, *ramassant le papier qui est à terre.*

Quel est ce papier?

MICHEL LAMBERT.

Ah! j'oubliais... ma lettre d'audience! Vite, ma fille, à Schœnbrünn.

JEANNE.

Je suis prête.

MICHEL LAMBERT.

J'aurai ma place, et là tu seras à l'abri des poursuites de ce petit séducteur d'Autrichien!

JEANNE.

Oui, mon père, je ne le verrai plus.

MICHEL LAMBERT, *lui donnant son mantelet et son chapeau.*

Jamais!... Partons, ma fille, et que saint Napoléon nous protège! (*Le rideau tombe.*)

ACTE II.

Quatrième Tableau.

LE DUC DE REICHSTADT.

La scène se passe au palais de Schœnbrünn, dans une galerie de plain-pied avec les jardins. — A gauche, sur le premier plan, un prie-Dieu. — A gauche, deuxième plan, une console. — A droite, un guéridon chargé de livres. — Au fond, même côté, un escalier.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL LAMBERT, JEANNE, BIRMAN.

BIRMAN, *les introduisant.*

Veuillez attendre dans cet oratoire. Son altesse l'archiduc est en conférence secrète avec sa majesté.

MICHEL LAMBERT, *à Birman.*

Merci, merci, monsieur Birman. (*A lui-même.*) Enfin, nous y voilà!.. Schœnbrünn! ma terre promise! j'y suis, et je ne mourrai pas, du moins, sans l'avoir revu, lui, mon autre enfant, mon petit empereur!... Prisul quel tic-tac!...

JEANNE, *à elle-même.*

Désormais, en donnant ma vie aux projets de mon père, à la délivrance du duc de Reichstadt, j'aurai la force d'oublier Frantz!

MICHEL LAMBERT, *interrogeant Birman.*

Ce salon?

BIRMAN

L'oratoire et la salle d'étude du jeune prince!... (*Ils parcourent de l'œil tous les meubles du salon.*) Là, ses papiers de musique, ses livres!... là, ses dessins!...

MICHEL LAMBERT, *montrant à gauche, au premier plan.*

Et là?

BIRMAN.

Son prie-Dieu!...

JEANNE, *montrant un missel recouvert d'un étui en velours, gravé au chiffre impérial et placé sur le prie-Dieu.*

Ce livre?...

BIRMAN.

Son livre d'heures!...

JEANNE et MICHEL, *ensemble.*

Ah!...

MICHEL LAMBERT, *à part.*

J'ai mieux que cela pour lui!

BIRMAN, *regardant à l'extérieur.*

Monseigneur l'archiduc sort des appartements de sa majesté. Je vais le prévenir de votre arrivée. (*Il disparaît un instant dans le parc, Jeanne a pris le livre d'heures et le regarde avec émotion.*)

MICHEL LAMBERT, *guettant au dehors une sentinelle qui depuis le commencement de l'acte se promène de long en large, à la porte du fond, et qui disparaît de temps à autre, bas à Jeanne.*

Donne, mon enfant!... (*Jeanne lui donne le livre d'heures.*) Ah! ce soldat a cessé de nous voir! (*Il tire le livre de son étui.*)

JEANNE.

Que faites-vous? (*Michel Lambert remet le missel à Jeanne, et tire de son sein un autre livre qu'il met à sa place dans l'étui.*) Ah! je vous comprends!... (*Elle va déposer le missel sur la console, à gauche; Michel Lambert replace vivement l'étui sur le prie-Dieu; au même moment, la sentinelle reparaît, puis Birman qui annonce l'archiduc.*)

BIRMAN.

Son altesse impériale, monseigneur l'archiduc!

SCÈNE II.

Les Mêmes, L'ARCHIDUC.

L'ARCHIDUC, *entrant et regardant Michel Lambert et Jeanne, qui le saluent.*

Mathias Werner, n'est-ce pas?...

MICHEL LAMBERT.

Oui, monseigneur!... (*A part, le regardant.*) C'est ça! c'est bien ça!...

L'ARCHIDUC.

Hein! que dis-tu?

MICHEL LAMBERT.

Rien, monseigneur!... (*Même jeu de scène.*) C'est bien celui que nous avons battu à Wagram!

L'ARCHIDUC, *impatienté.*

Encore!

MICHEL LAMBERT, *se reprenant vivement.*

Absolument rien!...

L'ARCHIDUC.

Eh bien! c'est justement ce que j'ai à te répondre au sujet de la demande que tu m'as adressée!...

MICHEL LAMBERT.

Eh quoi! monseigneur, ma place au château?

L'ARCHIDUC.

Impossible.

JEANNE et MICHEL LAMBERT, *ensemble.*

Impossible!

MICHEL LAMBERT.

Votre altesse refuse?...

L'ARCHIDUC.

Je ne refuse pas!... mais l'archiduc Charles n'a plus le pouvoir ici de protéger personne!

MICHEL LAMBERT.

Comment?

L'ARCHIDUC, *à lui-même.*

J'ai demandé à l'empereur de me permettre de tout dire au jeune prince, et de lui révéler enfin le mystère de sa naissance! il l'a refusé! le crédit du premier ministre l'emporte sur le mien, et moi, moi, je suis invité à passer quelques mois dans mes terres!

MICHEL LAMBERT.

Monseigneur, je vous en supplie!...

L'ARCHIDUC.

Inutile! je quitte la cour aujourd'hui même, et je n'ai que le temps d'embrasser mon neveu! Ah! le voici!... (*Il remonte au fond vers la droite.*)

JEANNE et MICHEL LAMBERT, *ensemble*

Le voici!

MICHEL LAMBERT, *bas.*

Ah! du moins, un instant, un seul... je le verrai.

JEANNE.

Par là! par là! mon père!.. (*Ils se portent vivement vers l'endroit où l'archiduc a été au-devant de son neveu; mais dans ce moment, la sentinelle reparaît et fait rebrousser chemin à Jeanne et à Michel.*)

LA SENTINELLE.

Arrière!

BIRMAN, *descendant l'escalier de droite.*

Il faut partir!...

MICHEL LAMBERT, *bas à Birman.*

Mais, il me semble!...

BIRMAN, *de même.*

Mais, c'est ma consigne, voulez-vous me perdre?... Il faut partir!...

MICHEL LAMBERT, *repoussé par Birman.*

Ne pas même le voir! voilà quatre mille francs bien placés!... (*Michel Lambert et Jeanne sont repoussés vers la gauche et disparaissent à l'instant où entrent en scène, par l'escalier de droite, le duc de Reichstadt et l'archiduc.*)

SCENE III.

L'ARCHIDUC, LE DUC, *il a le costume de l'acte précédent, plus une étoile de diamants sur la poitrine.*

LE DUC.

Que me dites-vous donc? mon oncle, vous partez?...

L'ARCHIDUC.

A l'instant!...

LE DUC.

Vous, mon appui, le seul, dans ce palais, à qui je pouvais ouvrir mon âme, vous m'abandonnez?

L'ARCHIDUC.

On l'exige! je suis banni de Schœnbrünn!

LE DUC.

Banni! vous, mon oncle, est-ce bien possible?

L'ARCHIDUC, *à lui-même.*

Les misérables! que veut-ils faire de lui?

LE DUC.

Mais, je verrai l'Empereur mon aïeul; il m'aime, je le conjurerai de vous laisser auprès de moi, ou du moins, de me permettre de partir avec vous.

L'ARCHIDUC.

Avec moi? prends garde qu'on te l'accorde!... c'est à cause de toi qu'on m'exile.

LE DUC.

Eh! pourquoi, mon oncle?

L'ARCHIDUC.

Pourquoi? (*A part.*) Diable! j'en ai trop dit!... je me sauve. Je suis furieux, j'en dirais encore davantage!... (*Haut.*) Adieu! adieu!

LE DUC, *le retenant.*

Oh! restez! restez encore! voyez, nous n'en sommes pas réduits à ce degré d'abaissement qu'un valet du premier ministre ose s'approcher de vous, pour presser votre départ! on vous laissera bien le temps de m'embrasser, et à moi, celui de vous dire adieu, mon oncle!...

L'ARCHIDUC, *le serrant dans ses bras.*

Mon ami, mon pauvre Frantz!

LE DUC, *s'asseyant à droite.*

Il est donc vrai, à cause de moi?... Je porte malheur à tous

ceux que j'aime! Et quel jour choisit-on pour vous arracher à mon amour? Jamais, peut-être, il ne me fut plus nécessaire de vous voir, de vous parler, de vous confier mes secrets!

L'ARCHIDUC.

Ah! lesquels? en as-tu de nouveaux?...

LE DUC, *se levant*.

Oui, mon oncle!... j'aime, je suis aimé, et j'ai juré qu'elle serait ma femme!...

L'ARCHIDUC.

Ta femme! qui cela?

LE DUC.

Elle!

L'ARCHIDUC.

Elle! elle! ce n'est pas un nom, cela!

LE DUC.

Oh! mon oncle, si vous la connaissiez!...

L'ARCHIDUC.

Eh! quand je la connaîtrais!... et quand ce serait enfin l'héritière d'un trône, ce n'est pas moi qui aurais le droit de vous marier ensemble!... toi-même, on ne te consulterait pas!...

LE DUC.

Pourquoi?

L'ARCHIDUC.

Ta femme! cela ne te regarde pas, ni moi non plus!

LE DUC.

Pourquoi?

L'ARCHIDUC.

C'est une affaire qui devrait être décidée par toute l'Europe!

LE DUC.

Mais, enfin, pourquoi?

L'ARCHIDUC.

Ah! pourquoi?... (*A part.*) Ce mot-là, avec lui, c'est mon épouvantail continuel! et malgré moi, j'ai toujours peur d'y répondre!...

LE DUC.

L'Europe!... l'Europe me fait beaucoup trop d'honneur!... l'Europe! qu'elle m'apprenne donc enfin qui je suis, pour justifier, du moins, l'importance qu'elle me donne, et l'esclavage qu'elle me fait subir.

L'ARCHIDUC, *à part*.

Ah! nous y voilà!

LE DUC.

Non, voyez-vous, mon oncle, il est temps de faire cesser toute cette incertitude!... Je veux enfin, je veux me connaître moi-même! Je ne suis rien!... Et l'on vous exile à cause de moi; je ne suis rien, et je ne pourrais disposer de ma main, de mon cœur, sans le consentement de toute l'Europe! Répondez? Pourquoi ces contradictions éternelles? Pourquoi?...

L'ARCHIDUC, *à part*.

Toujours! toujours ce mot! J'ai donné ma parole, et je n'y manquerai pas, au jour de ma disgrâce!... (*Haut.*) Adieu! adieu! mon ami!... (*Il veut s'éloigner.*)

LE DUC.

Vous me fuyez, pourquoi?...

L'ARCHIDUC.

Encore un pourquoi?... Tiens, je ne peux pas plus répondre à celui-là qu'à tous les autres! Adieu, Frantz, adieu!... (*Il sort vivement par la gauche; le duc s'assied au fond, sur la terrasse.*)

SCÈNE IV.

LE DUC *seul, puis* UN PAGE.

LE DUC.

Je reste confondu!... lui, mon unique ami, mon seul espoir, il se tait et il part!... (*Il se lève avec chagrin, parcourt machinalement le théâtre, s'arrête devant le prie-Dieu, prend le missel un instant, puis le rejette.*) Et toi, Jeanne, pauvre fille, tu vas m'accuser encore de t'avoir trompée! J'avais compté sur l'appui de mon oncle, j'espérais que demain!... et il part!... Oh! mais il faut que je la revoie, que je lui dise!... oui, il le faut!... (*Il s'assied à la table de gauche et écrit. Après avoir cacheté, il appelle.*) Quelqu'un! (*Un page paraît au fond, le duc lui donne la lettre et une bourse.*) Cette lettre à l'auberge de l'Aigle noir. Allez! (*Le page s'incline et sort.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, FERRANTI, OFFICIERS, DAMES D'HONNEUR, PAGES et LAQUAIS.

Les laquais entrent en scène de différents côtés, apportant des bougies allumées, et ferment les draperies du fond. Musique religieuse. Son de cloche.)

LE DUC.

Ah! la prière du soir!...

FERRANTI.

A genoux! à genoux! et demandons au ciel d'accorder de longues années encore à notre auguste souverain. (*Il prie. Tous les personnages s'agenouillent.*)

LE DUC, *s'agenouillant comme les autres devant son prie-Dieu. Il ouvre machinalement le livre qu'il vient de retirer de l'étui de velours, et lit sur la première page :*

Histoire de Napoléon Bonaparte!...

FERRANTI, *qui, seul debout, domine tous les personnages diversement groupés autour de lui, à voix haute :*

Dieu protége l'Autriche!...

LE DUC, *lisant toujours la première page du livre.*

Dieu protége la France!

(*La prière commence, une musique religieuse se fait entendre de nouveau. La toile tombe.*)

ACTE III.

Cinquième Tableau.

LA CHAMBRE DE SCHOENBRUNN.

Le théâtre représente la chambre du duc de Reichstadt, à Schœnbrünn. — A gauche, au deuxième plan, un grand balcon donnant sur le parc, et laissant voir au lointain la ville de Vienne en perspective. — Au premier plan, une table richement recouverte, sur laquelle sont deux bougies presque consumées; près de la table, un fauteuil. — Au fond, un canapé. — Aux deux premiers plans, portes latérales.

SCENE UNIQUE.

LE DUC DE REICHSTADT, *seul*.

(*Au lever du rideau, il est assis sur le fauteuil de gauche. Il tient à la main le livre qui lui est parvenu à la fin de l'acte précédent.*)

Histoire de Napoléon Bonaparte!... Que de triomphes! que de gloire!... (*Il se lève et marche avec agitation, en tournant vivement les feuillets du petit volume.*) Toulon!... Montenotte!... Millesimo!... Lodi!... Arcole!... les Pyramides!... Oh! livre précieux!... tu viens d'éveiller dans mon âme mille idées inconnues!... Bonaparte!... Bonaparte!... C'est étrange, à ce nom, surgissent dans mon esprit des souvenirs vagues, confus, bizarres, comme l'écho lointain d'un bonheur perdu!... Des cris!... des chants!... des fêtes!... de vieux soldats!... des pages!... et ce portrait!... le sien!... le sien! (*Il ouvre le livre à la première page et regarde avec émotion.*) Il me semble que ce n'est pas la première fois qu'il frappe ma vue!... Cette histoire, qui me l'a fait parvenir, et surtout, pourquoi me l'avait-on cachée jusqu'à ce jour? Ce nom, pourquoi ne l'a-t-on jamais prononcé devant moi, qu'en l'entourant de mensonges ridicules et de calomnies? (*Avec colère.*) Bonaparte, m'a-t-on dit, un généralissime des armées de Louis XVIII... et plus tard... proscrit, exilé par son souverain comme infidèle et incapable... Je l'ai lu!... je l'ai lu... c'est là l'histoire qu'ils m'ont fait apprendre dans mon enfance... Et celle-ci... (*Avec exaltation.*) Napoléon... premier consul... empereur des Français! Napoléon, le génie du siècle, et le plus grand capitaine des temps modernes!... (*Ses yeux se fixent de nouveau sur une page du livre.*) Ah! d'après les descriptions de ce livre, ici, ici même, à Schœnbrünn, à quelques pas de la salle du trône, l'épée de Napoléon, confisquée par la Sainte-Alliance, est enfermée dans le salon même où se trouvait depuis des siècles l'épée de Charlemagne, et dans cette chambre où je suis, le grand homme s'est reposé pendant la nuit qui a suivi la bataille de Wagram! (*Allant à gauche, et entr'ouvrant la fenêtre.*) C'est de là, de ce balcon, qu'il contemplait les campagnes autrichiennes dont il était désormais le maître! C'est ici qu'il a reçu l'empereur François, mon aïeul, pour lui demander la main de Marie-Louise! Quelle est-elle donc, cette princesse de ma famille dont on ne m'a jamais parlé? Qui suis-je moi-même? et pourquoi, fils de l'Autriche, suis-je donc si violemment ému à la pensée de toutes les gloires, de toutes les douleurs de la France!... Ah! ma tête est brûlante... on

dirait que tous les chapitres de cette histoire merveilleuse prennent vie et s'agitent devant moi!... Des visions bizarres et fantastiques surgissent de toutes parts!... Marengo!... Ulm!... Austerlitz!... Friedland!... Essling!... Et là, là, toujours devant moi, lui, lui, Napoléon!... (*Il reste quelque temps comme en extase, puis reprend lentement ce qu'il vient de lire.* Le voici maintenant au milieu des glaces de la Russie! Ses soldats tombent autour de lui!... Il reste calme au milieu de ces horribles désastres, de ces incroyables souffrances! La pensée de son fils le soutient, le console!... Son fils... quel est-il donc, cet enfant?... Quoi! fils de Napoléon, et son nom ne retentit pas encore d'un bout à l'autre de la terre?... Pauvre enfant! il est peut-être mort comme son père, ou prisonnier comme moi!... Qu'est-il devenu?... qu'a-t-il pu devenir? (*Il s'assied et tourne avec agitation les feuillets du livre.*) La France est envahie!... plus d'affections de famille! Son père l'embrasse et le quitte pour toujours!... pour toujours!... Son père!.. Waterloo! Waterloo!... dernière bataille et première défaite!... Il part, et debout sur le pont du navire, il voit disparaître les rivages de la France. Mon fils! mon fils! dit-il; mais le navire marche toujours, et rien, plus rien à l'horizon que l'espace et l'immensité des mers!... Plus de palais, plus d'armée, plus de victoires!... Sainte-Hélène! Sainte-Hélène! (*Il tombe accablé sur le canapé; il a placé le livre sur le coussin; il s'endort. Un rideau de nuages s'élève au fond et disparaît. La chambre de Schœnbrunn, moins le premier plan où le jeune homme demeure étendu sur le canapé, est remplacée par la chambre de Longwood, à Sainte-Hélène. Un rideau de gaze sépare seul le fils endormi du père qui lui apparaît.*)

Sixième Tableau.

LA CHAMBRE DE LONGWOOD.

SCENE PREMIÈRE.

NAPOLÉON, HUDSON LOWE, MARÉCHAUX, GÉNÉRAUX. (*Napoléon, à son lit de mort, est entouré de tous les personnages historiques qui ont assisté à ses derniers moments.*)

NAPOLÉON, *à Hudson Lowe*

Sortez, Monsieur, sortez!... Vous m'avez assassiné longuement, avec préméditation!.. L'infâme Hudson Lowe s'est fait l'exécuteur des hautes-œuvres de la Sainte-Alliance, et moi, mourant sur cet affreux rocher, loin de ma famille, loin de mon fils... j'en appelle à la France! Je lègue l'opprobre de ma mort à la maison régnante d'Angleterre! Sortez! (*Le geste de l'empereur a été répété par ceux qui l'entourent. Sortie d'Hudson Lowe. Les autres personnages se pressent davantage autour de Napoléon.*)

SCENE II.

Les MÊMES, moins HUDSON LOWE.

NAPOLÉON, *montrant le portrait du roi de Rome, placé au fond.*

Mes amis, si un jour vous le voyez, lui... embrassez-le pour moi!... Qu'en ont-ils fait!... Lui ont-ils dit seulement que je suis son père? et pense-t-il à moi, quand je meurs en pensant à lui? Vous lui direz, n'est-ce pas, de ne pas oublier qu'il est né Français, et de ne jamais se prêter à être un instrument entre les mains de ceux qui oppriment les peuples de l'Europe! Tout pour la France et rien que pour la France!... (*Il s'est affaibli visiblement et tombe accablé à ces derniers mots, puis il se relève en délire.*) Desaix! Masséna! courez, prenez la charge! Ils sont à nous! Tête d'armée! France!... Mon fils! mon fils!... (*Il meurt. Cri de tous ceux qui l'entourent. Hudson Lowe reparaît et se montre à la main. Ici le duc de Reichstadt, qui pendant tout ce rêve a dû paraître fort agité, s'éveille en sursaut, pousse un grand cri, et s'élance vers le lit de mort de Napoléon; mais le tableau disparaît, et le théâtre reprend son premier aspect.*)

SCENE III.

LE DUC, *seul, et passant la main sur son front.*

Il était là!... c'était lui!... Je l'ai vu!... Quel est-il donc pour moi, mon Dieu! ce Napoléon que j'admire, dont je pleure la mort, et dont le souvenir est désormais inséparable de ma vie? Quel est-il?... (*Reprenant le livre.*) Ce livre!... ce livre ne me l'apprendra-t-il pas?... (*Il le parcourt avec une agitation fébrile.*) Ce livre est muet, je l'interroge en vain!... (*Il s'assied accablé, à gauche, et jette le livre sur la table avec désespoir.*) Rien!... rien!... (*Apercevant un papier qui s'est échappé du volume.*) Un papier!... quel est-il?... (*Il le prend et l'ouvre en tremblant.*) Ah!... qu'ai-je lu? qu'ai-je lu?... Ces mots!... ces mots magiques: « Le fils de l'Empereur n'est autre que François, duc de Reichstadt, retenu captif à Schœnbrunn! » (*Avec enthousiasme.*) Mon père!... C'était mon père!... Ah! je vois clair dans mon âme!... (*Il couvre de baisers le portrait; la toile tombe.*)

ACTE IV.

Septième Tableau.

LES DEUX ÉTOILES.

Le théâtre représente un rond-point d'une forêt de Vienne.

SCENE PREMIÈRE.

MICHEL LAMBERT, *il entre en scène au lever du rideau, il tient à la main deux épées nues qu'il dépose au pied d'un arbre à gauche.*

Attendez-moi là, mes petits anges! Je serai à vous dans un instant!... (*Il tire une lettre de sa poche et la parcourt avec colère.*) « Au rond-point de la forêt.. à neuf heures... » J'aimerais mieux avoir à garder tout un régiment qu'une jeune fille... Hier matin, elle me jure qu'elle ne l'aime plus, qu'elle l'a oublié pour la vie... et le soir, à notre retour du château, arrive à son adresse un chiffon de papier porté par un gaillard de mauvaise mine... Je m'en empare, je lui paie sa commission en monnaie digne du commissionnaire... (*Il fait le geste de donner un coup de pied,* et il file sans réclamer d'autre pourboire... Je présente le poulet à Jeanne, qui me le remet à son tour... nous lisons dix lignes... de belles paroles... des promesses .. du désespoir... et un rendez-vous! Et la revoilà qui pleure, qui se lamente, et qui serait tout près, j'en suis sûr, d'accepter le rendez-vous... si je n'étais pas là pour l'en empêcher, et prendre sa place! Pourvu qu'elle ne m'ait pas suivi ce matin! (*Il regarde partout autour de lui.*) J'en ai toujours peur!... Ces larmes, ces maudites larmes qui ne tarissaient pas!... Ah! comme je vais lui en demander compte à lui, mon petit Autrichien!... comme il va me payer tout à l'heure les contrariétés qui me dégringolent sur les reins depuis hier! Mon argent perdu, mon projet à tous les diables, et par-dessus tout, ma fille malheureuse et désolée!... Oh! mais, qu'il vienne, qu'il vienne donc!... J'ai besoin de faire passer ma colère sur quelqu'un!... (*Ici on entend sonner neuf heures au lointain.*) Neuf heures! (*Il va regarder vers la droite.*) Enfin, c'est lui! à nous deux! (*Il retourne vers la gauche, à l'endroit où il a déposé les deux épées. On a vu pendant ce temps arriver le duc de Reichstadt, par la petite avenue de droite.*)

SCENE II.

LE DUC, MICHEL LAMBERT.

LE DUC, *à lui-même.*

L'heure a sonné... Jeanne viendra-t-elle? Jeanne, que je mets toujours de moitié dans mes espérances d'avenir, puisqu'elles peuvent toutes se résumer en deux mots, la gloire et l'amour.

MICHEL LAMBERT, *de l'autre côté du théâtre, relevant la tête après avoir ramassé les épées.*

Il parle d'amour!... je vais t'en donner, de l'amour.

LE DUC.

Mais lui révélerai-je tous les secrets de cette nuit étrange? ne dois-je pas redouter son père? un soldat! mais un soldat de l'Autriche!

MICHEL LAMBERT.

Il parle de l'Autriche!... ça me va... il y a longtemps que je n'ai causé de près avec un Kinzerlick... ça me refera la main! (*Il prend les deux épées.*)

LE DUC.

Elle ne vient pas!... Personne.

MICHEL LAMBERT, *se montrant.*

Si fait, me v'là, moi.

LE DUC.

Mathias!

MICHEL LAMBERT.

Mais ce n'est pas moi que vous attendiez, mon gentilhomme.

LE DUC.

Je l'avoue... et cependant, ce n'est jamais pour moi un déplaisir de vous rencontrer, mon cher Mathias.

MICHEL LAMBERT.

Minute, je vous l'ai déjà dit, il n'y a plus pour vous de cher Mathias... à l'épreuve... voilà ! (*Il lui présente les épées.*)

LE DUC, *tressaillant.*

Des épées !

MICHEL LAMBERT.

Hein !... ça vous fait peur !

LE DUC, *souriant.*

Peur !... allons donc ! (*Il en prend une.*)

MICHEL LAMBERT, *à part.*

Au fait... si jeune, il n'a pas l'habitude... et j'aurais peut-être sur lui trop d'avantage.

LE DUC.

Que dites-vous ?

MICHEL LAMBERT.

Je dis que pour vous, c'est du fruit nouveau... et qu'on n'en mange pas dans vos écoles, monsieur l'étudiant.

LE DUC.

Il est vrai que jusqu'à ce jour, ces armes et toutes les autres ont été soigneusement écartées de mes mains. Pourtant, soyez tranquille, mon brave, à première vue je me sens capable de m'en servir.

MICHEL LAMBERT.

J'aime mieux ça... ça me fait plaisir, ce que vous me dites là !

LE DUC.

Brave Mathias !

MICHEL LAMBERT.

Digne jeune homme !

LE DUC.

Touchez là.

MICHEL LAMBERT.

Je le veux bien... ça se fait ! on se serre la main, avant de se gratifier d'un coup d'épée.

LE DUC.

Plaît-il ?

MICHEL LAMBERT, *se mettant en garde.*

Y êtes-vous ? en garde !

LE DUC.

Comment ?

MICHEL LAMBERT.

En garde ! une petite leçon d'escrime que je veux vous donner.

LE DUC.

Une leçon !... à moi !

MICHEL LAMBERT.

Histoire de vous prouver seulement que je suis maître chez moi, et que ma fille ne reçoit pas de billets doux.

LE DUC.

Ah ! vous savez ?

MICHEL LAMBERT.

Je sais tout... la v'là votre lettre. (*Il la déchire.*) C'est vous dire, mon brave, que nous allons jouer ensemble une poissonne de partie que le diable en prendra les armes. Y êtes-vous ?

LE DUC.

Mais vous n'y songez pas ! me battre avec vous !

MICHEL LAMBERT.

Pourquoi pas ?

LE DUC.

Vous ! le père de Jeanne !

MICHEL LAMBERT.

C'est pour cela, c'est pour cela même, c'est parce que je l'aime comme un père que je vous provoque.

LE DUC.

C'est pour cela aussi, c'est pour cela seul que je refuse.

MICHEL LAMBERT.

Vous refusez !... je vous forcerai bien.

LE DUC.

Mais vous êtes donc bien irrité contre moi ?

MICHEL LAMBERT.

Je vous hais, je vous hais à la mort.

LE DUC, *souriant.*

A la mort ! c'est grave !

MICHEL LAMBERT.

C'est le mot.. Y êtes-vous ?

LE DUC.

Mais mon amour est-il donc un outrage pour Jeanne ?

MICHEL LAMBERT.

Oui, un outrage !... car elle le sait bien, la pauvre fille, votre famille ne descendra jamais jusqu'à la sienne.

LE DUC.

Et pourquoi ?... (*Il dépose son épée sur un quartier de roche, Mathias garde la sienne.*) Jeanne est l'enfant d'un soldat, et moi-même je ne suis pas autre chose.

MICHEL LAMBERT.

Bah !

LE DUC.

Sans doute... Mon père a gagné tous ses grades à la pointe de son épée... Hier encore je l'ignorais, et voilà pourquoi j'ai gardé le silence avec Jeanne. Mais aujourd'hui je connais enfin toute ma famille, et parce qu'elle est plus grande encore que je ne l'avais espéré, je serais parjure avec celle que j'aime, je ferais enfin une bassesse parce que mon sang est glorieux ! allons donc ! vous ne le croyez pas, vous ne pouvez le croire, Mathias, et mon cœur se révolte à la pensée seule que vous ayez pu le supposer un instant.

MICHEL LAMBERT, *déposant à son tour son épée, et passant sous son bras celui du duc.*

Ah ! mais, alors l'affaire peut s'arranger ! Causons tranquillement. Vous aurez donc le consentement de vos parents ?

LE DUC.

Mes parents ? (*A lui-même.*) Ceux de la cour d'Autriche.

MICHEL LAMBERT.

Eh bien ?

LE DUC, *à lui-même.*

Pour cela et pour autre chose, il faudra, peut-être, que je me passe un peu de leur consentement.

MICHEL LAMBERT, *à part.*

Il parle tout seul ! mauvais signe. (*Haut.*) Voyons... qui sont-ils ces grands seigneurs-là ? nommez-les, et si de mon côté, je n'ai aucun motif de répugnance...

LE DUC.

Ah ! vous les nommer !

MICHEL LAMBERT.

Dites-moi tout bonnement le nom de votre père, ça me suffira.

LE DUC.

Le nom de mon père ?

MICHEL LAMBERT.

Allez !... (*A part.*) Je verrai si je peux lui pardonner d'être Autrichien. (*Haut.*) J'écoute.

LE DUC, *à part.*

Quelque confiance qu'il m'inspire, elle n'ira pas encore jusque-là.

MICHEL LAMBERT.

J'écoute toujours.

LE DUC.

Son nom ? Je ne vous le dirai pas.

MICHEL LAMBERT.

Plaît-il ?

LE DUC.

Impossible !

MICHEL LAMBERT.

Alors... vous me trompiez.

LE DUC.

Moi ?...

MICHEL LAMBERT.

Vos protestations de tout à l'heure... des phrases, pas davantage.

LE DUC.

Mathias !

MICHEL LAMBERT.

Comme votre billet... des mensonges !

LE DUC.

Oh ! c'en est trop !

MICHEL LAMBERT.

De deux choses l'une : ou vous me trompiez... ou vous rougissez de celui que vous ne me nommez pas, de votre père.

LE DUC, *s'animant de plus en plus.*

Moi ! rougir !...

MICHEL LAMBERT.

Ah ! ça vous échauffe... allons donc, j'ai trouvé le joint... Nous y viendrons ! (*Il reprend son épée.*)

LE DUC.

Mon père ! mon père !

TOUS DEUX, bas.

A Schœnbrünn !

LE DUC.

Allons, messieurs, partons !...

MICHEL LAMBERT, bas à Jeanne.

Je le disais bien, moi, que je le reconnaîtrais entre mille !... *(Tous se disposent pour le départ, signes d'intelligence entre le duc et les deux Français. La toile tombe.)*

ACTE V.

Huitième Tableau.

LE MAL DU PAYS.

La chambre de Schœnbrünn, qu'on a vue déjà. — Au fond, sur la muraille, faisant face au public, le portrait de Napoléon, peint par Gérard. — A gauche, un lit de repos. — A droite, un fauteuil. — Au fond, le canapé du cinquième tableau.

SCENE PREMIÈRE.

L'ARCHIDUC, LE DOCTEUR, *venant par la droite.*

L'ARCHIDUC.

Venez, venez, docteur, j'ai voulu vous parler avant de serrer la main de mon neveu !... Il souffre, n'est-ce pas, puisqu'il m'est permis de le revoir ?... *(Avec douleur.)* Il souffre bien ?...

LE DOCTEUR.

Plus que je ne puis dire, monseigneur !... Il y a des instants où je perds toute espérance !...

L'ARCHIDUC.

Grand Dieu !...

LE DOCTEUR.

Puis, il se ranime parfois, et son œil brille ! Je m'efforce alors de croire que mes soins ne seront pas inutiles, mais le moral est trop frappé !

L'ARCHIDUC.

Que voulez-vous dire ?...

LE DOCTEUR.

Vous savez, monseigneur, qu'un vieux soldat de son père était parvenu jusqu'à lui, à Schœnbrünn, et qu'il avait achevé de lui révéler toute sa destinée ?...

L'ARCHIDUC.

En effet, je me souviens que, dans mon exil, j'ai entendu prononcer le nom de Michel Lambert.

LE DOCTEUR.

C'est cela !... Eh bien, il avait osé même (les soldats de l'Empire ont gardé l'habitude de ne douter de rien !) il avait osé concevoir la folle espérance de faire fuir de ce palais le jeune duc, et de le remener en France !

L'ARCHIDUC.

Eh bien ?...

LE DOCTEUR.

La veille même du jour fixé pour l'évasion, Michel Lambert a été arrêté avec ses amis et sa fille, et jeté pour toujours en prison. Depuis ce moment, le jeune duc de Reichstadt est plus malheureux, plus souffrant que jamais ; et moi, moi, son docteur, j'en viens parfois à désespérer de sa vie... *(Mouvement de l'archiduc.)* Ce climat lui est mortel !

L'ARCHIDUC.

Mortel !...

LE DOCTEUR.

Vainement il a cherché à tromper ses ennuis, en épuisant ses forces à des études, à des travaux militaires !...

L'ARCHIDUC.

Je comprends... il sait, enfin, qu'il a du sang de soldat dans les veines.

LE DOCTEUR.

Mais les fatigues de cette vie agitée ont tué son corps sans calmer son âme. Il a fallu l'arracher à cette activité dévorante, et j'ai pris sur moi de demander que, jusqu'à nouvel ordre, il fût consigné au palais.

L'ARCHIDUC.

Vous avez bien fait, docteur, et je vous en remercie.

LE DOCTEUR.

Oui, j'ai fait mon devoir ; mais, depuis ce temps, je suis pour lui un objet de haine et de colère.

L'ARCHIDUC.

En vérité ?

LE DOCTEUR, *regardant à gauche.*

Le voici.

L'ARCHIDUC.

Lui ?... C'est lui !... comme il est pâle !... Laissez-moi, docteur, je me charge de vous reconcilier ensemble. *(Entre par la gauche le duc de Reichstadt en uniforme de colonel autrichien, avec la croix d'honneur, pendant que le docteur s'éloigne par la droite.)*

SCENE II

L'ARCHIDUC, LE DUC.

L'ARCHIDUC, *allant à lui.*

Frantz !...

LE DUC.

Mon oncle !... enfin, je vous revois !

L'ARCHIDUC.

Laisse-moi te regarder, te contempler à mon aise !... Sais-tu que tu es superbe ainsi ?... Cet uniforme...

LE DUC.

Ah ! ce n'est pas celui-là que j'aurais voulu porter !...

L'ARCHIDUC, *étonné.*

Diable ! tu es difficile ; je le porte bien, moi !

LE DUC.

Vous, c'est tout simple ! vous devez aimer l'Autriche !

L'ARCHIDUC.

Je crois bien ! et toi ?...

LE DUC.

Moi ?... oh ! c'est impossible !... l'épée de Napoléon sur cet uniforme blanc, cela jure !...

L'ARCHIDUC, *regardant le costume de son neveu et le sien avec complaisance.*

Eh bien ! mais il n'est pas mal ce costume !...

LE DUC.

Je le trouve affreux !... que voulez-vous ? Ce blanc fade m'est antipathique comme ce ciel pâle d'Allemagne !...

L'ARCHIDUC, *près de son neveu qui s'est éloigné de lui avec humeur et s'est assis à gauche.*

Allons ! tais-toi donc ! tais-toi donc ! je te consolerai, moi ! je te distrairai, je t'apprendrai l'art militaire, et je ferai de toi, pour nos armées, un général...

LE DUC.

Oh ! jamais !... non, jamais, je ne servirai sous les drapeaux de l'Autriche.

L'ARCHIDUC.

Pourquoi pas ? l'Autriche est un peu ton pays !...

LE DUC.

Non pas !

L'ARCHIDUC, *insistant.*

Si fait !...

LE DUC.

Non pas ! non pas ! vous dis-je !... et n'espérez jamais me le persuader !... Mon oncle, brisons là !... *(Il s'éloigne.)*

L'ARCHIDUC.

Soit !... tu te fâches ! tu t'emportes, et tu te rends malade !... Morbleu ! ce n'est pas pour te causer de l'irritation ou des ennuis que je suis de retour auprès de toi ! Nous avons, du moins, un bonheur, un adoucissement à tes peines : tu sais qui tu es, et je ne suis plus obligé avec toi de mentir, ou de m'arrêter quand je veux te faire son éloge, à lui !... *(Il montre le portrait.)*

LE DUC, *se rapprochant vivement.*

Napoléon !... mon père !...

L'ARCHIDUC.

Oui, plus fort que nous tous, celui-là !

LE DUC, *avec orgueil.*

N'est-ce pas ?

L'ARCHIDUC.

Et je ne sais pas si, dans l'antiquité, il y en a un seul qui le vaille !...

LE DUC.

Oh ! non !

L'ARCHIDUC.

Les César, les Pompée, les Scipion et les Annibal ne lui allaient pas à l'épaule !

LE DUC.

C'est votre avis...

L'ARCHIDUC.

Sur l'honneur !...

LE DUC.

Vous l'avez vu ?

L'ARCHIDUC, *avec intention.*

Oui ! oui ! oui ! de très-près, et je m'en vante... Il m'a battu à Wagram...

LE DUC, *enchanté.*

Battu !

L'ARCHIDUC.

A plate couture, mon ami.

LE DUC.

Ah ! mon oncle !... mon cher oncle ! il faut que je vous embrasse.

L'ARCHIDUC, *l'embrassant.*

Allons donc, j'étais bien sûr que nous finirions par nous entendre.

LE DUC, *après un silence, tombant avec accablement sur le canapé de gauche.*

Napoléon ! Napoléon !... oui, je sais qui je suis, et peut-être suis-je plus malheureux encore qu'à l'époque où je l'ignorais ! On enchaîne ma volonté, mon âme ! et je suis enseveli vivant à Schœnbrünn, comme mon père, après tant d'actions éclatantes, a été enseveli vivant, à Sainte-Hélène !...

L'ARCHIDUC, *très-ému.*

Mon fils ! mon enfant !... voyons, morbleu ! du calme !

LE DUC.

Du calme ! est-ce possible ? quand on éloigne de moi tout ce qui m'est cher !... Un ange était venu m'apparaître, une douce et pure jeune fille, dont le regard m'avait fait parfois oublier toutes mes douleurs... ils l'ont jetée dans un cloître... jamais il ne me sera permis de la revoir... Et son père !... un malheureux vieillard... il est allé rejoindre ses camarades dans les prisons de Schœnbrünn... Malgré mes prières, malgré mes larmes... moi, le fils de Napoléon, je n'ai que des larmes pour défendre ceux que j'aime !

L'ARCHIDUC.

Mon ami ! mon enfant ! je t'en conjure !

LE DUC.

Jeanne... Michel... ma mort peut-être vous rendra la liberté.

L'ARCHIDUC.

Ta mort !

LE DUC, *se levant.*

Ah ! qu'elle vienne donc ! qu'elle vienne ! c'est là mon seul vœu, mon seul désir !...

L'ARCHIDUC.

Malheureux ! tes plus grands ennemis, ce sont tes pensées !... Tu te tueras, Frantz !...

LE DUC.

Oh ! puissiez-vous dire vrai ! (*Il s'assied à droite.*)

L'ARCHIDUC.

Insensé !... je ne suis donc plus rien pour toi ! Mon amitié, qu'importe, n'est-ce pas ? et qu'importe aussi celle de ton aïeul ! Tu ne craindras pas de nous briser le cœur !... Mais, veux-tu, dis-moi, veux-tu que, pour ajouter à nos chagrins, on nous accuse de cette mort prématurée, veux-tu donner raison aux bruits calomnieux qui se répandent, et que les peuples ne sont que trop disposés à croire ?

LE DUC.

Quels bruits ? que voulez-vous dire, mon oncle ?

L'ARCHIDUC.

On accuse la cour d'Autriche de prêter les mains à un projet infernal de la Sainte Alliance, et de faire périr le fils de Napoléon lentement, par le poison !...

LE DUC, *souriant tristement.*

Le poison !

SCÈNE III.

LES MÊMES, FERRANTI, LE DOCTEUR.

(*Ferranti vient de paraître à droite, le docteur à gauche.*)

FERRANTI.

Le poison !... (*A sa voix, le duc se lève et reste au fond, appuyé sur l'archiduc.*) Je suis étrangement surpris, je l'avoue, d'entendre prononcer un mot semblable par votre Altesse Impériale !

L'ARCHIDUC.

Et moi, je dis qu'il fallait le prononcer tout haut, au contraire, pour déclarer tout haut, et à la face de l'Europe, que ce mot est un mensonge !...

LE DUC.

Le poison ! non, ceux à qui pèse ma vie n'emploieront pas cet horrible moyen pour se délivrer d'elle ! Non, tous les soins me sont prodigués, et l'on veille sur ma santé, sur ma vie, avec sollicitude ! mais le poison qui me tue, qui me ronge, qui doit avant peu me jeter dans les caveaux funèbres de ce palais, ce poison, c'est le mal du pays, c'est la pensée de la France !.. de Paris !... Paris, où je suis né, et dont je suis exilé pour toujours, enfin, tout ce que mon père a aimé, tout ce qui me retracerait les merveilles de cette grande histoire !... J'ai conjuré mon aïeul de faire cesser ce supplice, il m'a renvoyé au premier ministre ! Depuis ce jour, Son Excellence semble m'éviter avec soin ; eh bien ! monsieur, c'est vous que je conjure, à votre tour, de briser les chaînes qui me retiennent ici ! J'ai besoin de respirer l'air de la France ! La liberté ! la liberté !... Au nom du ciel, la liberté !...

FERRANTI, *lentement.*

Eh bien ! je vais proposer à Sa Majesté, dans l'intérêt de la santé de son petit-fils, et pour donner un démenti formel à toutes les calomnies, d'autoriser le duc de Reichstadt à quitter Schœnbrünn, Vienne et l'Autriche !... (*Cri de joie du duc, de l'archiduc et du docteur.*)

LE DUC, *avec bonheur.*

Libre ! je serais libre !

FERRANTI.

Mais à une condition expresse !... C'est que le duc de Reichstadt s'engagera, sur sa parole d'honneur, et sur l'épée de son père, à ne jamais approcher le sol de la France !... (*Tristesse de l'archiduc, désespoir du jeune homme, qui s'assied sans répondre.*) Êtes-vous prêt pour faire ce serment ?

LE DUC.

Non, monsieur !

L'ARCHIDUC.

Écoute, Frantz, on se bat en Italie ! dis un mot, et je t'emmène ! viens, tu feras avec moi tes premières armes !

LE DUC, *se levant.*

Mes premières armes, en combattant contre la liberté des peuples ! Jamais !

FERRANTI.

Eh quoi ! le reste de l'Europe ne vous suffit-il pas ?

LE DUC.

Le reste de l'Europe !... eh ! quand vous me donneriez pour exil le monde entier, j'y étoufferais encore, et je respirerais à l'aise dans un village de France !...

FERRANTI.

Cependant, il me semble...

LE DUC, *sèchement.*

Monsieur, je ne recevrai de vous ni conseils ni remontrances.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

(*L'officier est entré pendant la fin de la scène précédente ; il a parlé bas à Ferranti et lui a remis des papiers.*)

FERRANTI, *avec joie, en regardant le duc, à lui-même.*

Ah ! enfin ! il en est fait ainsi que nous l'avons voulu, et déjà ces hommes vont quitter Schœnbrünn ! (*Montrant le balcon, à gauche.*) Ils sont là, prêts à partir !...

LE DUC.

Qu'est-ce donc ?

L'ARCHIDUC.

Que signifie ?

FERRANTI.

On va transférer dans les cachots de Vienne tous les Français qui avaient pris part à ce complot.

LE DUC, *poussant un cri et allant regarder au balcon.*

Ah !... Michel !... mon vieil ami !... eux tous, mes braves compatriotes ! c'est à cause de moi qu'on les frappe !... Pitié pour eux du moins !... pitié ! qu'ils soient libres, si je ne puis pas l'être !

FERRANTI.

Leur sort est dans les mains de Votre Altesse.

LE DUC.

Dans mes mains ?

FERRANTI.

Dites un mot, et j'obtiendrai qu'ils soient reconduits jusqu'aux frontières de l'empire.

LE DUC.

Un mot...

FERRANTI.

Ne me comprenez-vous pas? Vous ferez pour eux, peut-être, ce que vous refusez à nos instances et aux prières de votre oncle.

LE DUC.

Ah! je vous comprends, monsieur, et je suis vaincu, je cède: à ceux qui m'ont dévoué leur vie, je dois sacrifice pour sacrifice... (*Avec effort.*) Eh bien! qu'il leur soit permis, à eux, de quitter l'Autriche; qu'ils aillent, en mon nom, saluer le ciel du pays... et moi, que je puisse seulement les voir et leur presser la main une dernière fois avant leur départ... et je le promets... (*Il tire son épée.*) Je le jure par l'épée de mon père, je ne mettrai jamais le pied sur le sol de la France. (*L'épée lui échappe des mains; il tombe anéanti sur le canapé. L'archiduc et le docteur s'empressent autour de lui.*)

L'ARCHIDUC.

Frantz!...

LE DOCTEUR.

Je tremble!

LE DUC, *revenant à lui, et portant la main à son front et à sa poitrine.*

Qu'éprouvé-je donc? Cet adieu suprême à ma patrie... Est-ce mon cœur qui se brise? Est-ce mon âme qui se détache de moi?

FERRANTI, *s'approchant de lui et s'inclinant.*

Ordonnez, monseigneur, je vous suis et je tiendrai ma promesse.

LE DUC.

Venez, monsieur... Mon oncle, ce serment, c'est mon arrêt de mort! (*Le duc sort, en s'appuyant sur le docteur, avec Ferranti.*)

SCÈNE V.

L'ARCHIDUC, *seul.*

Son arrêt de mort!... Est-ce possible?.. Serait-elle consommée déjà, cette œuvre horrible de la politique européenne!.. Oh! mais je ne veux pas encore, mon Dieu! désespérer de ta justice... non, tu ne voudras pas l'enlever à ma tendresse; non, je le déciderai à me suivre; je parviendrai à triompher de ses pensées, de ses souvenirs, et peut-être... (*Regardant à la fenêtre.*) Le voilà sous ce balcon... il peut sourire encore, et sa tête se relève... On dirait qu'un instant de bonheur... Ah! c'est qu'il a près de lui ce Français que sa voix a rendu libre... Déjà mes vœux sont exaucés... il a oublié sa tristesse, et nous le sauverons, nous le sauverons!...

SCÈNE VI.

L'ARCHIDUC, LE DUC, MICHEL LAMBERT, LE DOCTEUR, QUELQUES OFFICIERS DU PALAIS, DES PAGES.

(*L'archiduc va au-devant du jeune duc; celui-ci rentre en souriant, le bras appuyé sur Michel Lambert, qui a repris l'habit français: capote très-simple et très-pauvre d'uniforme; sa croix d'honneur sur la poitrine, ils ont l'air de continuer une conversation, et sont suivis de pages et d'officiers du palais.*)

LE DUC, *souriant, mais parlant avec beaucoup de peine.*

Viens, mon ami, mon vieux camarade... continue de me parler de mon père... viens, je serai bien ainsi pour t'écouter, en le regardant, lui!... (*Avec l'aide de Michel et du docteur, il s'assied sur le canapé, de manière à bien voir le portrait de l'empereur qui fait face au public.*)

L'ARCHIDUC.

Frantz!

LE DUC, *lui tendant la main.*

Ah! mon oncle... je suis mieux maintenant, beaucoup mieux. (*Mouvement de joie de l'archiduc.*)

LE DOCTEUR, *bas à l'archiduc.*

Perdu! cette dernière épreuve a brisé ses forces et sa vie.

L'ARCHIDUC.

Ciel!

(*Le duc a une toux légère qui paraît le faire souffrir beaucoup. Il sait maîtriser sa douleur; mais cette toux se reproduit dans le courant de ce tableau à divers intervalles.*)

MICHEL LAMBERT, *saluant militairement l'archiduc.*

Mon général!

L'ARCHIDUC, *à lui-même, en pleurant.*

Pauvre et chère victime!

MICHEL LAMBERT, *bas.*

Vous pleurez!

L'ARCHIDUC, *bas.*

Moi, du tout... mais toi-même...

MICHEL LAMBERT, *bas.*

Non pas, mon général, non pas.

L'ARCHIDUC, *bas.*

Ah! nous nous sommes compris, mon brave! ta main! ta main!

MICHEL LAMBERT, *bas.*

Ah! mon général! cré coquin, vous êtes Autrichien, vous!.. mais vous ne l'êtes pas! (*Ils se serrent la main.*)

L'ARCHIDUC.

Silence pour lui!

MICHEL LAMBERT.

C'est juste, motus!

LE DUC, *qui pendant ce temps est resté en contemplation devant le portrait.*

Eh bien, tu ne me dis rien, Michel, et j'écoute toujours!

L'ARCHIDUC, *à Michel.*

Parle, parle, mon brave. (*Tous deux se rapprochent du duc.*)

LE DUC.

Tu m'avais commencé le récit d'une terrible bataille! poursuis; en t'entendant, j'oublie!...

MICHEL LAMBERT.

La Moskowa!... Terrible, oui, vous l'avez dit, et c'est vous qui l'avez gagnée, sans vous en douter, monseigneur!

LE DUC, *souriant.*

Moi?

MICHEL LAMBERT.

Vous-même! vous n'aviez cependant qu'un an, mais c'est un fait pourtant... à vous la victoire. Tenez, c'est ce portrait de votre père qui vient de m'en faire ressouvenir!... Le matin même de cette grande journée, Napoléon, au milieu des glaces de la Russie, entouré d'une armée mourante et découragée, reçut de Paris le portrait de son fils; après l'avoir regardé longtemps avec amour... comme vous regardez le sien en ce moment-ci, monseigneur, il le montra à tous ses soldats qui vinrent l'embrasser avec lui... J'en étais, moi, j'en étais, voyez-vous!... et de ce moment-là, il n'y avait plus ni glace, ni faim, ni misère; l'espoir nous était revenu avec le courage, et les débris de la grande armée remportaient encore une éclatante victoire, en se battant aux cris de: Vive l'Empereur! vive le roi de Rome!.. (*A ce cri, tout le monde surpris se retourne; l'archiduc lui fait signe de se taire.*)

L'ARCHIDUC, *à Michel.*

Imprudent! veux-tu bien te taire! si d'autres que nous t'entendaient!...

MICHEL LAMBERT, *bas.*

C'est juste! ça leur écorcherait les oreilles! ça ne m'arrivera plus! on me séparerait encore de lui, peut-être, et je ne pourrais plus lui parler de son père! (*Le duc est resté pensif, l'archiduc vient près de lui.*)

L'ARCHIDUC.

Eh bien, Frantz, mon enfant?

LE DUC *relève lentement la tête, regarde fixement son oncle, et dit en souriant tristement.*

Le roi de Rome!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEANNE MULLER, *suivie de plusieurs religieuses ayant à leur tête la supérieure du couvent. Michel Lambert, placé près de la porte, pousse un cri.*

MICHEL LAMBERT.

Que vois-je? Jeanne! ma fille!

LE DOCTEUR, *bas à Michel.*

Silence!... vous allez tout comprendre... Je suis parvenu à le tromper sur son état; laissons-lui cette dernière illusion, à lui, qui en a eu si peu dans sa vie. (*Pendant ces mots, Jeanne est entrée en scène, revêtue d'un costume de novice; elle est entourée de plusieurs religieuses, ayant à leur tête la supérieure du couvent.*)

JEANNE.

Mon père!

LE DUC, *s'élançant vers Jeanne.*

Jeanne!

JEANNE, *entre lui et Michel.*

Moi-même, monseigneur! (*Elle tend une main à Michel et l'autre au duc.*)

LE DUC, *avec émotion.*

Ma sœur!

JEANNE.

Je vais prendre le voile, monseigneur, sous la protection de madame l'archiduchesse; elle a permis qu'en me rendant à l'abbaye de Sainte-Thérèse, voisine de ce palais, où je dois prononcer mes vœux, je fusse conduite auprès de mon père, auprès de vous; à ce moment suprême, celle qui entre pour toujours dans le cloître va mourir pour tout le monde, et elle vient... l'usage le veut, demander à sa famille et à ses amis, de répéter, avec elle et pour elle, la dernière prière que l'on prononce sur les mourants! (*Emotion générale.*)

LE DUC, *avec amertume.*

Les mourants!

JEANNE, *regardant tour à tour Michel et le duc.*

Mon unique famille, et mes seuls amis, les voilà!... voulez-vous, monseigneur, voulez-vous me rendre ce triste et dernier office, que je viens implorer de votre affection pour moi?...

LE DUC, *avec une profonde tristesse.*

Rien pour moi dans cette vie! rien! ni la gloire! (*Regardant Jeanne*) ni le bonheur. (*Il tend la main à la jeune fille.*) Merci, Jeanne, merci d'avoir pensé à moi!... Je ne vous avais pas oubliée!.. (*A Jeanne.*) Ma sœur, je vais prier pour vous!

JEANNE.

Et moi, je vais prier pour lui!... (*Les pages apportent des coussins de velours sur le devant de la scène, le duc s'agenouille avec effort soutenu par l'archiduc, Jeanne s'agenouille près de lui. Tout le monde prie avec recueillement. Jeanne priant.*) Seigneur, du fond de l'abîme, le cri de vos enfants a monté jusqu'à vous!.. Seigneur, ayez pitié!

LE DUC, *priant.*

Saints anges du ciel, priez! mes forces sont épuisées, mes jours sont abrégés. Je n'ai point péché, et cependant mes yeux ne voient que des ennemis, qui concertent sans cesse quelque artifice pour me perdre. On m'avait dit que la nuit où je suis se changerait en un jour de lumière! Mais quand j'attendrais jusqu'au matin, le tombeau sera ma maison, et je n'aurai point d'autre lit que ce lieu de ténèbres!... Saints anges du ciel, priez! priez pour ceux qui aiment celui que vous appelez à vous, pardonnez à ceux qui le haïssent! Saints anges du ciel, appuis des malheureux, trésors des fidèles, priez!

JEANNE, *priant.*

Anges du ciel, priez. (*Les deux jeunes gens se relèvent ainsi que les autres assistants. Pendant cette prière, la jeune fille a été très-émue, et le duc s'est affaibli graduellement. Jeanne se relevant.*) Monseigneur!... mon père!... de ce moment j'appartiens à Dieu!... (*Elle sort avec les religieuses.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, *moins* JEANNE ET LES RELIGIEUSES.

LE DUC.

Et moi, j'appartiens à la mort! .. (*Il tombe sur le canapé, tout le monde l'entoure; le docteur, l'archiduc et Michel versent des larmes.*)

MICHEL LAURENT.

Que dites-vous, monseigneur?

L'ARCHIDUC.

Mon Frantz, mon enfant!... éloigne de toi cette horrible pensée.

LE DUC, *très-faible.*

C'est sur moi, je le sais, sur moi seul, que l'on vient de prononcer cette prière!

L'ARCHIDUC, *pleurant.*

Frantz!

MICHEL LAURENT, *de même.*

Monseigneur!...

LE DUC, *mourant.*

Pourquoi pleurer, mon oncle? Et toi, mon vieux Michel, et vous tous, mes amis, pourquoi pleurez-vous? Voyez si je pleure, moi! Je suis heureux, enfin, bien heureux, quand je marche vers lui! mes amis, plus de larmes! et toi, Michel, un peu de courage encore! Aide-moi à mourir la tête haute, et le sourire sur les lèvres!... Eloigne de moi la pensée de ce que j'aurais pu faire, en me redisant encore ce qu'il a fait, lui!

MICHEL LAURENT, *pleurant.*

Eh bien! monseigneur!... le 23 janvier 1814... il apprenait que l'étranger venait de mettre le pied sur le sol de la France, et de nouveau, il allait se mettre en campagne! (*Ici, rentrent doucement en scène, par la gauche, Jeanne et les religieuses.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JEANNE, LES RELIGIEUSES.

(*Jeanne, un voile noir sur une robe blanche, se détache du groupe et s'approche en pleurant de son père, qui lui tend la main, mais tout en poursuivant son récit.*)

MICHEL LAURENT, *continuant.*

Son fils était endormi sous ses yeux, et l'empereur, en ordonnant les préparatifs de cette nouvelle guerre, embrassait au front l'enfant endormi, et répétait avec douleur: Jamais, jamais je ne le reverrai, jamais le père et le fils ne seront réunis.

LE DUC, *souriant.*

Oh! tu te trompais, mon père, réunis par la mort! me voilà, mon père, je reviens à toi, me voilà! (*Il tombe mort sur le canapé, tous les personnages poussent un cri, et se mettent à genoux. Des nuages enveloppent ce tableau.*)

ÉPILOGUE.

Neuvième Tableau.

LA VILLE ÉTERNELLE.

Lorsque les nuages ont disparu, l'on aperçoit le ciel et la ville éternelle. — Napoléon, entouré de ses braves, porte du haut des cieux ses regards vers la terre qui apparaît au loin, au milieu de l'espace, et se détachant sur un horizon de feu... L'Empereur attend son fils. — Tous ses vieux généraux, ses officiers et ses soldats partagent son anxiété et son émotion.

Dixième Tableau.

LE FILS DE L'HOMME.

La harpe résonne de toutes parts. — Un aigle, les ailes étendues, tenant entre ses serres des chaînes brisées, s'élève au-dessus de la boule du monde, et le fils de l'Empereur, debout et pressant sur son cœur l'épée de son père, monte lentement vers le ciel en tendant les bras à Napoléon, et en lui présentant l'arme qu'il tient à la main... Tous les vieux soldats s'agenouillent, les étendards s'agitent, une musique éclatante se fait entendre, la toile tombe.

FIN.

76327

NOTE POUR LA PROVINCE.

Certains caractères et certains passages de cet ouvrage en avaient, jusqu'à ce jour, empêché la représentation dans quelques villes de la Province.

Les fêtes de la Saint-Napoléon ayant motivé la reprise du Roi de Rome, à l'Ambigu dans la représentation gratis, du 14 août 185[?], le manuscrit, pour être de nouveau autorisé par le ministre de l'Intérieur, dut subir plusieurs modifications importantes qui, aujourd'hui, rendent la représentation de ce drame possible sur toutes les scènes de Province, sans exception.

La mise en scène, dans certaines localités, pourra être simplifiée par la suppression des deux tableaux de l'épilogue, qui consistent en effets de décors exécutables seulement dans les grandes villes. Les troupes de comédie composées de peu d'artistes, pourront, à la très grande rigueur, retrancher aussi les deux tableaux du prologue. La pièce commencerait alors à la troisième partie et formerait un drame en cinq actes.

Les auteurs,

DESNOYER, LÉON BEAUVALLET.

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.